

ue la requérait plus à l'Église, éloignait le sommeil de ses paupières. Le regret de n'avoir encore pu lui faire l'aveu de cet amour qui remplissait son cœur avec tant de force, ne lui laissait aucun repos. Elle se consola enfin par l'idée que tout cela n'était que différé de peu d'instans, puisque Ludémir en venant chez elle le lendemain pour s'informer si elle était heureusement [illegible], et lui donnerait le moyen de renouer leur entretien.

Elle prévoyait avec un plaisir extrême l'attendrissement et la reconnaissance de Ludémir; bercée des plus riantes idées et fatiguée de sa laborieuse journée, elle s'endormit enfin. Et puisque Malvina repose, fesons de même avant de commencer le chapitre suivant.

Fin du I. Volume.

MALVINA

OU

L'INSTINCT DU COEUR.

ROMAN TRADUIT DU POLONAIS

PAR UNE POLONAISE.

TOME II.

à VARSOVIE,

de l'Imprimerie de C. Ragoczy

1817.

CHAPITRE. XV.

Le lendemain Madame S. impatiente fut éveillée de bonne heure; elle sonna aussitôt dans l'espoir d'avoir quelques nouvelles de Ludomir. „Quelqu'un n'a-t-il pas envoyé ici „ce matin?" demanda-t-elle toute émue, à Anna qui vint ouvrir ses rideaux. „Je n'ai vu per„sonne" répondit celle ci tranquillement.

Malvina qui était la femme du monde la plus aisée à servir et à contenter ordinairement, trouvait tout mal ce jour là; ses rideaux ouverts lui donnaient trop de jour; à peine furent-ils baissés, qu'elle se plaignit de ne pouvoir lire dans l'obscurité; elle fit faire du feu, ordonna au moment même d'ouvrir toutes les portes à

cause de l'insupportable chaleur de son appartement; elle se leva enfin, persuadée que puisque Ludomir n'envoyait pas, il viendrait certainement lui même. A peine eut-elle conçu cette idée que son coeur fut vivement ému. Elle se figurait avec une sorte d'ivresse sa joie et son attendrissement; elle pensait à ce qu'elle allait lui dire, et si dans ce moment on eut touché sa main, son poul agité aurait pu faire croire qu'elle avait la fièvre, tandis que son teint frais et ses regards animés pouvaient rassurer sur sa santé. Sa toilette fut bientôt faite; elle s'assit à la fenêtre d'un cabinet qui donnait sur la rue, et prit un livre. Mais au lieu de lire elle s'occupait de chaque voiture qui passait sous ses fenêtres en écoutant avec attention si elle ne s'arrêtait pas à sa porte. Il n'est personne sans doute qui ne connaisse par expérience cette incertitude pleine de tourmens qu'on éprouve en ville, lorsqu'au milieu de l'inquiétude et de la peine, on prête l'oreille au bruit de chaque voiture qu'on prend sans cesse pour celle qu'on attend, tandis que par leur approche et leur éloignement elles donnent et reprennent tour à tour l'espérance. Mal-

vina éprouva ce supplice pendant deux heures environs; mais enfin elle n'y tint plus, et se leva le coeur plein de douleur, voyant que l'heure, où elle pouvait espérer la visite du Prince était déja passée. Elle sentait bien ne pouvoir excuser une négligence aussi déplacée et un changement si inconcevable; mais elle eut désiré se le taire à elle même, ne voulant pas réfléchir à ses propres idées (si j'ose m'exprimer ainsi) elle ne voulait pas altérer la tranquillisante persuasion qu'elle avait acquise la veille par rapport à Ludomir, et qui lui semblait d'autant plus douce que les tourmens de son propre coeur et ses incertitudes l'avaient douloureusement affectés auparavant.

Ne pouvant supporter plus longtems la solitude, Madame S: demanda ses chevaux et se fit conduire chez la Princesse W. dans l'espoir d'y apprendre quelque chose de relatif à Ludomir. „Où donc avez vous été ma chère, „(lui dit celle ci en l'appercevant) je ne vous „ai pas vu hier de toute la journée et le soir „encore nous vous avons vainement attendu; „plus d'un infortuné maudissait les quêtes, ou

„les occupations qui pouvaient vous retenir; „mais personne ne sentit aussi vivement cette pri- „vation que ce malheureux Prince de Melstyn, „que vous tourmentez impitoyablement.“ Malvina voulut répondre, mais la Princesse ne lui en laissa pas le tems: „Vous lui avez déffendu „(continua-t-elle) de vous accompagner à la „quête; vous n'êtes pas attendrie par sa per- „sévérence. Eh bien il vient de partir cette „nuit, j'ignore où, pourquoi, et pour combien „de tems; je sais seulement qu'en sortant d'ici „le coeur blessé de votre absence il me dit: „*daignez avoir la bonté Madame, d'assurer Malvina „qu'elle va se trouver pour quelque tems délivrée „de l'ennui de mon malheureux attachement*“ et „après avoir prononcé ce peu de mots, il me „quitta avec une expression de sensibilité, qui „lui est bien peu ordinaire je vous assure.“ —

Malvina demeura stupéfaite à ce discours, elle ne savait plus si le départ de Ludomir devait l'irriter, l'affliger, l'offenser, ou bien exciter sa pitié; mais toujours indulgente, et prête à s'accuser de tout elle même; elle pensa qu'il ne pouvait deviner la veille dans la Cathé-

drale, ce qui se passait au fond de son coeur; „Et l'autre jour à la soirée de la Princesse (se „dit elle) je l'ai traité trop cruellement en „éffet" ses réflexions la plongèrent dans une profonde rêverie; et la Princesse regrettant d'avoir involontairement attristée Malvina, chercha les moyens de la distraire aussitôt. Puisque nous sommes à causer à propos de notre jeune et malheureux étourdi, il faut que je réponde à la question que vous me fites l'autre jour, sur l'éxistence de ses parents. Je ne pouvais satisfaire votre curiosité devant le Prince Zdzislas; mais nous voila seules, et je suis prête à vous conter leur histoire. Madame S. parut charmée de l'entendre; la Princesse fit fermer sa porte. Et après qu'elles se furent établies auprès de la cheminée, sur un sopha commode, la Princesse commença ainsi le récit des amours et la fin tragique des parents de Ludomir.

Histoire de Taïda, contée par la Princesse W.

Taida fille de Zdzislas Prince de Melstyn, unissait l'âme la plus noble à l'extérieur le plus attrayant. La Providence avait répandu

avec profusion sur sa personne tout ce qui compose la félicité. Naissance distinguée, fortune immense, jeunesse, beauté, qualités précieuses de l'âme et de l'esprit; charmes, talents et graces, tout en un mot se trouvait réuni en elle. Fille unique et héritière des richesses de son père, elle pouvait choisir parmi les partis les plus brillans; et Zdzislas voyait avec orgueil tout ce que la Pologne avait de plus distingué ambitionnant l'honneur d'aspirer à la main de sa fille.

Taïda paraissait donc née pour le bonheur; mais qui peut conter sur sa stabilité? Le ciel qui l'avait doué de tant de qualités précieuses, lui en avait accordé une, dont la suprême influence éclipsa tous ces dons de la fortune et du sort. Et cette qualité fut la sensibilité la plus exaltée, sensibilité qui égalait l'orgueilleuse hauteur de son père. L'éclat de la naissance, formait dans l'opinion de celui-ci, sa seule bâse d'une union bien assortie; tandis que sa fille ne la fesait consister que dans l'accord des âmes, préférant la noblesse des actions et des sentimens, à celle de la naissance.

Elle avait atteint son dixhuitième Printemps dans une tranquillité profonde et sans peines, ni soucis; elle se conformait à la volonté de son père, qui n'ayant encore trouvé personne qui fut digne de la main de sa fille, l'avait déja refusé plusieurs fois. Les regards célestes de Taïda allumaient souvent des feux dont elle se doutait à peine; elle fixait indifferemment ceux qui brulaient pour elle; et sans prévoir ni approfondir l'avenir, elle jouissait avec reconnaissance de son bonheur présent, semblable à la rose printannière ou au lys flexible, que le Zéphir matinal balance et qui repandent leurs parfums dans les airs sans avoir le pressentiment de l'ouragan qui va les détruire à jamais. Bientôt un orage affreux obscurcit l'aurore des beaux jours de Taïda, et bientôt et trop tôt sans doute, cette fleur de beauté fut renversé pour toujours, sur la terre.

Il y avait alors un jeune guerrier dont le nom était Ludomir; Militaire par état, amour de la Patrie était sa devise, et son âme noble et élevée, avait toutes les vertus en partage. Il servait son pays depuis l'enfance et avait voué

son éxistance à le déffendre et à le secourir. Couvert dès sa jeunesse de gloire et de blessures, ayant mérité tous les honneurs et toutes les félicités; il se voyait privé des avantages que donnent la naissance et la fortune.

Les vives émotions de l'âme et la profonde sensibilité du coeur de Taïda avaient été assoupis jusqu'alors. Ayant perdu sa mère dans l'enfance, elle espéra longtems pouvoir trouver un ami dans son père, et voulut souvent, partager avec lui les diverses émotions dont son coeur était rempli. Mais Zdzislas voyant plutôt en elle la dernière héritière de son nom, qu'une fille tendre et sensible, ne pouvait ni même ne voulait comprendre son coeur. Elle n'avait pas d'amie ni de compagne de son âge, car son père ne trouvait personne qui fut digne de cet honneur, et c'est ainsi qu'au sein de l'opulence, entourée de tout ce que le monde est convenu d'appeller bonheur, Taïda éprouvait souvent cet isolement du coeur qui est une des plus pénibles privations pour une âme sensible. Elle savait la dissimuler sous un extérieur calme et indifferent et la seule passion

qu'on lui connaissait, le seul sentiment qu'elle décélait sans cesse, était un amour sans borne pour sa Patrie. Elle l'avait puisée dans le sein maternel. Sa mère qui était une patriote zèlée l'avait imprimée dans son âme la première. Toutes les années de sa jeunesse s'étant passées au milieu des troubles et des malheurs de la Pologne, ces calamités même, furent des liens qui attacherent plus fortement encore l'âme noble de Taïda à sa malheureuse patrie. Elle eut aimé sans doute son pays dans l'éclat du bonheur; mais l'amour d'une patrie plongée dans l'abyme des maux lui paraissait une vertu et un devoir audessus de tous les autres. Ce fut à cet époque que le nom de Ludomir parvint pour la première fois à Taïda. Ce nom synonime *d'honneur* et de *vaillance* fut proferé devant elle au milieu de la joie que causait une action extraordinaire, où il s'était signalé. „C'est à sa brillante valeur, disoit-on unanimé„ment, que nous devons le salut du reste de „l'armée; il arrêta toute la colonne ennemie avec „une poignée de soldats, et par son dévoue„ment généreux, nous donna le tems de nous „retirer; mais il vient de payer cher cette gloire,

„emporté du champ de bataille, couvert de „blessures, on le transporte à Varsovie pour „le guérir s'il est encore possible.' Ces louanges, généralement répétées, prévinrent la Princesse Taïda en faveur de Ludomir; tout en rendant hommage au déffenseur de la Patrie, elle croyait n'aimer en lui que son dévouement pour elle; èt ce fut à l'ombre du patriotisme que l'amour prit naissance dans son coeur.

Le détail de leurs amours serait trop long à vous conter, chère Malvina; je vous dirai seulement que Ludomir dont la jeunesse plutôt que les soins des Docteurs avait opéré la guérison, vit enfin Taïda. Se connaitre et s'aimer, fut pour eux l'éffet d'un regard; mais Ludomir sentait trop bien la distance qui le séparait de la Princesse, pour ne point cacher ses feux avec soin; tandis que celle ci jugeant son père d'après elle même, croyait devoir se flatter, que Zdzislas mettrait tout son bonheur à recompenser les vertus et la valeur du guèrrier, par le don de sa main. Eblouie par ce vain préstige il lui fut aisé d'en persuader son amant. Il le désirait trop vivement pour ne point y croire

avec facilité, et ils s'étaient deja faits mille sermens d'un amour éternel, quand le Prince Zdzislas vint à le connaitre. Je n'entreprendrai pas à décrire sa colère; il suffira de dire qu'elle égalait son orgueil. Au lieu d'attendrir sa fille par sa douleur paternelle, il aigrit cette âme fière et sensible, par des procédés tiranniques, mais elle aurait peut-être supportée tous les tourmens sans se permettre une démarche que je suis loin d'approuver, si son père ne lui eut déclaré (après que son amour fut devenu public aux yeux du monde et aux siens) qu'il avait promis sa main au Prince Sanguszko, et qu'au bout de huit jours elle devait se décider à l'épouser ou à prendre le voile. Cette alternative cruelle souleva toute la fierté du sang des Melstyn, qui coulait dans les veines de la malheureuse Taïda. Oublier les sermens faits à Ludomir, donner sa main au Prince Sanguszko, tandis que son coeur appartenait à un autre, lui parût un crime horrible; et l'insensibilité de son père, qui pour contenter son orgueil préférait la voir ensévelie pour toujours dans un cloitre sans vouloir se laisser fléchir par ses larmes, en affaiblissant sa piété filiale

diminua à ses yeux les droits qu'il avait à disposer de son sort. Je suis loin d'approuver sa façon de penser à cet égard, je le repête encore; mais hélas! elle en fut si promptement punie, qu'il est bien permis de la plaindre. Les liens qui l'attachaient à son père, s'étant relachés, aucune autre considération ne pouvait plus l'arrêtter. Elle quitta fortune, honneurs et tout ce que sa situation lui offrait d'heureux. Indifférente à l'opinion publique elle épousa secretement Ludomir et quitta Varsovie avec lui. —

A peine eut elle commis cette action téméraire, que les remords vinrent assaillir son coeur en foule, l'injuste tiran disparut à ses yeux; et l'image du père malheureux, armé du droit puissant que lui avait donné la nature s'offrit sans cesse à sa pensée Pour sauver son époux du plus affreux désespoir, elle cachait ses peines autant qu'il était en son pouvoir; mais sa dissimulation les redoublait encore. Ludomir savait trop bien lire dans le coeur de Taïda pour ne point connaitre les peines dont il était agité. Revenir sur ses pas, et tacher

de fléchir son père lui paraissait une chose impossible. La fuite seule et le mystère d'un séjour éloigné devint leur unique ressource.

L'infortuné Ludomir qui idolatrait son épouse, et qui aurait voulu lui créer un Elisé sur cette terre, fut forcé de la voir érrante dans un pays sauvage et inhabité, dépourvue de l'aisance, de l'opulence et du luxe, dans lequel elle avait passée sa vie, il la voyait dé-perir de jour en jour sous le poids de l'affreuse idée d'avoir encourue la malédiction paternelle. Les peines de cet être adoré, qu'il sentait mille fois plus que les siennes, accablerent son âme toute entière, et ses forces phisiques ne purent plus y suffire. Ses blessures nouvellement fermées se rouvrirent; l'inquiétude de son esprit en allumant son sang augmenta la fièvre, et le manque absolu de secours le mit bientôt dans le plus imminent danger. Six mois après son fatale mariage la malheureuse Taïda perdit cet époux adoré, cet époux pour lequel elle avait tout sacrifié, tout quitté, et auquel elle avait voué son éxistence. Elle le perdit après une maladie de peu de jours; il mourut dans

ses bras en emportant dans la tombe, tout ce qui pouvait l'attacher à la vie.

Le même tombeau eut sans doute été pour elle le réfuge le plus doux, si l'état où elle se trouvait (étant enceinte de quelques mois) ne l'avait encore attachée à l'éxistence, tant que l'enfant qu'elle portait dans son sein n'eut vu la lumière. Sans ce motif, privée de celui qu'elle aimait et ne pouvant croire que cette vaste terre sur laquelle elle était demeurée seule et abandonnée, récélat encore un coeur capable de remplacer celui que la mort seule avait pu lui ravir; elle se serait hâtée de passer dans cet espace immense d'où aucun mortel n'a reparu encore; et la pensée que rien ne les séparerait plus dans le séjour de l'éternel repos, devint son unique consolation.

Ce fut dans un village écarté sur les frontières de la Turquie que l'infortunée Taïda perdit son époux. Une ancienne Eglise dont les murs noircis par le tems étaient couverts de hèrre sauvage, s'y trouvait au milieu d'un cimetière, où s'élevaient quelques Ifs antiques;

dont

dont les rameaux en piramides ombrageaient ce lieu de leur sombre feuillage. C'est là qu'on ensévelit Ludomir; et dans ce triste asyle du silence Taïda plus triste encore, fit poser une pierre avec ces mots: *sa vie entière fut consacrée à la Patrie, et sa mort est une dernière preuve d'un incomparable amour.* Jamais Taïda ne voulut quitter, le lieu, où reposaient les restes de son époux; elle se proposa d'attendre l'époque de ses couches dans cette retraite sauvage et nourrit sa douleur en visitant tous les jours cette tombe chérie. Ses pas mal assurés l'y conduisaient sans cesse, souvent l'ombre couvrait déja la terre, et les pâles rayons de l'astre des nuits perçaient à travers les branches des Ifs que Taïda, semblable au Génie des douleurs appuyée sur un sarcophage antique, y était encore abimée dans l'image du cruel avenir qui se retraçait à ses pensées.

Il était difficile de supporter longtems tant de peines et tant de souffrances; aussi Taïda prévoyait la fin de tous ses maux en approchant de son terme; elle se sentait tous les jours plus affaiblie; et n'ayant plus ni l'espoir

ni le désir de vivre, elle ne formait d'autres voeux, que celui de mettre au jour l'enfant qu'elle portait dans son sein; s'en voir heureusement délivrée, puis se reposer à jamais dans la tombe auprès de Ludomir étaient les seuls bienfaits qu'elle demandait à Dieu tous les jours.

Mais avant de cesser d'exister, le pardon de son père qui seul pouvait assurer un sort à son enfant, devint indispensable à son coeur abreuvé de douleurs; elle ne pouvait mourir tranquille sans être rassurée sur ces deux objets, et s'enhardit enfin à écrire au Prince, toutes considérations temporelles ayant alors disparues à ses yeux. Zdzislas me fit part de cette lettre, et j'en pris copie pour avoir un souvenir de sa malheureuse fille. Là voici; (dit la Princesse en présentant un papier à Malvina qui y lût ces mots:)

Dernière lettre de Taïda à son père.

Lorsque ces mots vous parviendront mon père Taïda aura disparu de cette terre à ja-

mais! Cette idée, et l'espoir, que vous daignerez pardonner à ma mémoire me donnent seuls le courage de m'adresser à vous. J'implore votre pardon; ne me le refusez pas, afin que munie de la bénédiction de l'auteur de mes jours, je puisse paraitre avec confiance devant mon père céleste. Je vous en conjure au nom de l'amour et de la mémoire de ma mère; pardon! pardon! pour une fille coupable, il est vrai, mais bien malheureuse. Mon père! j'ai perdu tout ce que j'aimais dans ce monde; le poids de votre colère, me poursuivit dans les déserts sauvages, et je meurs abandonnée à la fleur de mes ans. Mais je meurs avec joie, dans la consolante idée que ma mort éffacera de votre coeur le souvenir de mes égaremens et de mes fautes, et que vous ne rejetterez pas la dernière prière de votre fille mourante. Je vous lègue l'enfant malheureux qui repose dans mon sein. Ne le rejettez pas mon père bien aimé, ne le rejettez pas! Que mon enfant obtienne votre amour et votre protection, et les cendres de sa mère reposeront en paix dans le tombeau.

Je vous implore encore une fois, ne re-

jettez pas mon enfant! pardonnez à sa malheureuse mère, et daignez vous en souvenir quelques fois, comme d'une fille qui vous chérit dès son enfance, et qui en mourant ne regrette que vous seul au monde. Vivez heureux père adoré; ce fut le premier et le dernier voeu de Taïda. Vivez heureux! Adieu pour toujours." —

Les larmes de Malvina arroserent les dernieres expressions de la malheureuse Taïda, et la Princesse W. en la voyant si fort attendrie, voulut interrompre son récit; mais Madame S. lui demanda en grace de continuer, et elle le fit ainsi. „Taïda envoya cette lettre à la poste la plus voisine, qui cependant était éloignée de sept milles du lieu de son séjour, et quelques jours après, malgré le triste état de ses forces, et son épuisement total, elle mit au monde un fils. Mais à peine cet enfant vit-il le jour, que sa mère ferma à jamais les yeux à la lumière; avant sa mort elle reprit connaissance un seul instant, elle serra son enfant sur son coeur, en ordonnant que le nom de Ludomir lui fut donné, et que

ses restes fussent déposés dans le tombeau de son époux. *Dieu de miséricorde daigne me recevoir dans ton sein glorieux!* furent les dernières paroles de l'infortunée Taïda, et son âme s'éleva lentement vers les cieux, tandis que son corps (d'après le récit de ceux qui assistèrent à sa mort) conserva cette beauté angélique dont elle avait été douée pendant sa vie. Sa dépouille mortelle, couverte de vêtemens blancs, paraissait telle qu'un rideau de neige pure que le vent du nord étend quelque fois dans les champs. On le voit aujourd'hui, et demain peut-être le soufle de quelqu'autre aquillon n'en laissera plus de traces sur la terre.

Le meunier du lieu et sa femme chez lesquels Taïda demeurait, ainsi que le curé du village voisin, qu'elle avait désiré voir avant sa mort, en furent les seuls témoins. Elle ne leur découvrit pas sa naissance; mais elle leur recommanda son enfant quelques jours avant sa délivrance, en les conjurant d'en avoir soin jusqu'à l'arrivée de ceux qui viendraient le réclamer; ce qu'elle leur assura être très pro·

chaín, ne doutant pas de l'effet que produirait la lettre écrite á son père; et pour captiver d'autant plus leurs soins à son enfant, elle partagea entre eux tout ce qui lui restait d'argent et de bijoux. Taïda reçut la promesse solemnelle, que lui firent ces trois personnes, de remplır ses dernières volontés avec exactitude; elle connaissait leur attachement pour elle; et fut tranquille à cet égard; sa confiance ne fut point trompée. La Meunière et son Mari eurent le plus grand soin du petit Ludomir, qu'ils gardèrent beaucoup plus longtems qu'ils ne l'avaient crus dabord; car le curé transféré bientôt dans une contrée éloignée ne put plus s'en occuper; et le sort fatal qui semblait contrarier tous les voeux de Taïda, fit que la lettre qu'elle avait écrite à son père s'égara à la poste. Ce ne fut qu'au bout de deux ans que ce paquet à l'adresse de Zdzislas Prince de Melstyn, se retrouva et lui fut renvoyé.

L'étonnement, le chagrin et les remords de Zdzislas à la réception de cette lettre sont difficiles à décrire. La mort prématurée de sa

fille en remplissant son coeur de la douleur la plus vive, parvint enfin à étouffer son orgueil. Il lui pardonna du fond de son âme, et voulant satisfaire à sa mémoire, il se rendit promptement sur les lieux, pour recueillir ce qui restait encore d'elle au monde. Il reprit son petit fils des mains de ceux auxquels il était confié, et les combla de bienfaits. Un Mausolée magnifique couvrait les restes de Ludomir et de Taïda, et leur fils devint l'unique objet de ses soins et de son amour. Le Prince revint à Varsovie avec cet enfant, et ne s'en sépara plus. Il lui laissa le nom de Ludomir, d'après le désir de sa mère. Mais en le reconnaissant pour son unique héritier il lui fit prendre celui de sa famille. Ce même enfant est le jeune Prince de Melstyn qui malheureusement est si fort épris d'une Dame de ma connaissance, dont il est bien maltraité" (ajouta en souriant la Prinçesse) et finit ainsi sa longue narration. —

CHAPITRE XVI.

UN DES PLUS COURTS.

Malvina revint de chez la Princesse plus triste que jamais. La déplorable histoire qu'elle venait d'entendre l'avait douloureusement affectée. Sa bonté naturelle lui fesait vivement regretter cette belle Taïda, la mère de ce Ludomir dont l'enfance abandonnée éxcitait sa pitié. Tandis que son départ précipité, plongeait son esprit dans une morne stupeur; il lui semblait, qu'un feu clair et brillant, s'était éteint devant elle soudain. Sa tête était si fort appesantie, et son coeur si plein; qu'elle se trouva incapable d'entreprendre la moindre occupation. L'appartement où jadis elle passait des heures délicieuses, s'occupant avec fruit, lui parut vuide et désert; et ne sachant qu'entreprendre, abymée de soucis, ses yeux se porterent par hasard sur la table où elle avait deposée la corbeille qui renfermait le produit de sa quête de la veille Malvina s'en saisit avec joie, afin de se distraire en comptant la somme qu'elle avait amassée; elle versa l'argent sur la table, et le rouleau que

Ludomir lui avait donné y tomba aussi; Malvina reconnût son écriture sur le papier qui le formait. C'était un fragment de lettre non achevée; beaucoup de mots en étaient effacés, et une partie du papier dechirée. Madame S. parvint cependant, non sans beaucoup de peine, à en déchiffrer quelques lignes . . . . . . *Plus malheureux que jamais . . . . Dorine abandonnée pour toujours . . . . . pourquoi suis-je ici . . . . . ma mère . . . . . je n'ai pas osé me présenter chez elle . . . . . . malade . . . . . Ah Dieu! . . . . . tout est passé . . . . . pour Ludomir . . . .* „ ici une partie du papier manquait, et la fin portait ces mots; „*Adieu ma mère bien aimée! Votre aimable indulgence me fera pardonner d'avoir retardé mon retour; Vous savez hélas! ce qui me retient ici avec tant de puissance. Lorsque je serai convaincu de mon malheur, je viendrai chercher auprés de vous des consolations et des forces, pour supporter une existence, à laquelle je n'attache quelque prix, que parceque vous daignez croire qu'elle vous est utile.*

Varsovie ce 27. *Fevrier . . . . .*

On peut aisément se figurer l'étonnement

de Madame S. à la lecture de cette lettre; elle se douta bien que ce brouillon avait été converti en rouleau par méprise. Mais à qui la lettre elle même était-elle adressée? qui était cette mère chérie à laquelle Ludomir fesait passer des expressions si tendres, et dans le sein de laquelle il épanchait ses peines avec tant de confiance? quels étaient ses chagrins? tout cela lui paraissait incompréhensible. Les preuves de la mort de Taïda étaient trop certaines pour pouvoir en douter. L'humeur enjouée du Prince de Melstyn, trop constante pour pouvoir lui supposer des peines secrettes. Cependant malgré cette conviction, l'imagination vive et exaltée de Malvina la conduisit au point de croire, que Taïda vivait encore, et cachait son existance par des raisons connues à son fils seul, et que le mystère dont Ludomir s'enveloppait si souvent, provenait de ce motif. Un préssentiment secret avertissait Madame S. que les chagrins personels dont Ludomir parlait à sa mère venaient d'elle en partie. La gaieté du Prince contrastait à la vérité avec ses peines et ses chagrins secrets; mais Malvina avait connu Ludomir à Krzewin

sombre et affligé et même à Varsovie une teinte de mélancolie perçait souvent à travers son enjouement habituel. Elle avait apperçu sur son visage une expression de tristesse, lorsqu'il répondit par ecrit á sa question, le jour de la soirée de la Princesse W. Elle le vit encore livré au chagrin, lorsque le même soir voulant réparer le désordre de sa coëffure, elle l'apperçut dans la glace du cabinet; et la veille encore lors de leur rencontre dans la Cathédrale, le plus profond attendrissement se peignait dans ses yeux, dans ses gestes et dans toute sa personne; et Malvina en se rapellant, cette circonstance surtout, fut entièrement persuadée que l'étourderie et la vive gaieté du Prince n'étaient qu'une teinte pour déguiser à tous les yeux, l'état réel de son âme.

Malvina garda soigneusement cette lettre, se promettant bien de n'en pas parler à Ludomir auquel son coeur avait déja pardonné ce départ précipité, l'attribuant à quelqu'évènement imprévu, qui l'avait forcé de se rendre auprès de sa malheureuse mère.

Elle était encore occupée de ces réflexions l'orsqu'on vint l'interrompre pour lui an-

noncer, qu'une petite fille très babillarde attendait à la porte, et voulait absolument être introduite auprès d'elle. Madame S. reconnut la petite Bohémienne Rosine, qui lui apportait un brochet de la part de son grand père Dżenga. Malvina aimait beaucoup les enfans; elle s'amusa à faire jaser la petite qui se voyant encouragée, lui conta bien des choses avec son ingénuité enfantine.

Elle parla à Malvina entre-autre de ce pauvre fou, qui lui avait donné son collier; „Son domestique est venu chez nous ce matin, „dit elle, pour chercher quelque chose, mais je „n'ai jamais pu savoir quoi; car personne ne „voulut répondre à Rosine, lorsqu'elle deman-„da ce qu'il cherchait? Je crois cependant „que c'était un papier; car j'entendis cet hom-„me dire à mon grand papa, que son maitre était „malade, et qu'il s'inquiétait infiniment d'une „lettre, qu'il avait perdue; mais ma chère Dame „je n'ai rien pu apprendre de plus; car grand „papa mit ce brochet dans mon panier, et „m'ordonna de le porter chez vous." Malvina ne put pas beaucoup démêler du bavardage

de Rosine; mais elle s'occupait involontairement de l'être malheureux dont la petite babillait sans cesse, et se promit d'envoyer chez le vieux pêcheur pour s'informer si sa maladie était réellement aussi sérieuse; elle renvoya la petite, et la fit accompagner par un de ses gens qui fit des perquisitions auprès de Dżenga et apprit que le malheureux insensé était vraiment bien mal; que la fille du Bohémien avait été chez lui sans avoir pu le voir, et que son doméstique l'avait instruit de l'état, où il se trouvait. Malvina était si bonne et si compatissante envers les malheureux, qu'on ne saurait s'étonner de la part qu'elle prit à ce qui pouvait toucher celui ci. J'ignore si cet infortuné lui inspirait un interêt particulier; je sais seulement qu'elle envoya constament chez Dżenga pour savoir s'il existait encore, car il fut même assez longtems en danger. —

CHAPITRE XVII.

Lettre d'Alfred au Major Lissowski.

Il y a bien longtems que je ne t'ai écrit mon cher; ne t'avise pas de le trouver mauvais, je t'en prie, quand tu me bouderais pendant dix ans, tu ne me donnerais pas le gout du commerce épistolaire.

Mais aujourd'hui il me prend une certaine envie de te récompenser pour tous les mois de mon silence en te rendant en commérages de campagne, ce que tu m'as si fidèlement rapporté des commérages de la capitale, pendant tout le cours de l'hiver. Je me trouve avoir l'occasion unique de ramasser tous les caquets imaginables car je suis à Ieziorow chez Madame N . . . . . . qui marie sa nièce. Le voisinage à dix mille à la ronde, vient de se réunir chez cette Dame; des calèches élégantes,

des vis-à-vis modestes, et des berlines antiques trainées par de vieux chevaux, ou par des attelages fringants, amenerent ici dans l'espace de trois jours nombre de figures de tout genre. J'aurais là un beau champ à décrire les caricatures les plus comiques! mais il n'est pas permis, dit-on, de se moquer de son prochain; et ma paresse chérie me rapelle que les longues descriptions sont fatiguantes et dangéreuses. Ainsi mon ami, tu vas être frustré de toutes les tracasseries, commérages, rapports et descriptions, auquels tu ouvrais déja tes yeux, et tes oreilles avec tant d'avidité.

Qu'il te suffise, mon cher, de lire ici la description des graces de la mariée. Oh! celle là mérite bien qu'on s'en occupe; je doute que vous ayez à Varsovie quelque chose de plus aimable. Figure toi quinze ans et une touffe de fleurs, tu auras le portrait de Florinka; deux rangées de perles d'une éblouissante blancheur, paraissent avec éclat chaque fois qu'elle ouvre ses lèvres couleur de rose, et cela arrive souvent car un rien la fait rire. On voit bien qu'elle vient de quitter les ha-

bitudes de l'enfance, et sa place serait plutôt au milieu de la bande joyeuse d'un colinmaillard bruyant, que parmi les grâves matrônes, dont elle va faire partie en entrant dès demain dans le saint état du mariage. On dit cependant que cet espiègle enfant, a eu le tems déja d'aimer, et de n'aimer plus, et puis d'aimer encore son futur époux et cousin. Elevés ensemble dès l'enfance rien que quelques joujoux peut-être ne pouvait les désunir; mais votre fameux Ludomir vint ici avec son Régiment, et troubla cette touchante Idylle par sa presence. Le cousin était absent, le Prince Colonel attentif et aimable, la musique du Régiment toujours aux ordres de Florinka, des corbeilles de fruits et de bonbons arrivaient toutes les semaines de Varsovie pour elle. Tu avoueras que voila bien des raisons pour troubler cette jolie petite tête; ajoutes y encore que le Prince lui jurait sans cesse (et pouvait le faire en conscience) qu'il n'avait rien vu de plus joli dans toute la contrée, et tu ne t'étonneras plus si la charmante enfant perdit tout à fait la tête. Ludomir ne pensait qu'à s'amuser; Florinka pensait le ciel sait à quoi. Sa tante qui réfléchissait

infini-

infiniment, avait oublié de calculer que sa nièce était bien jeune, le Prince très aimable et le cousin fort éloigné; Dieu sait ce qui en serait arrivé; si par malheur ou bonheur peut-être, la renommée aux cent bouches, qui se fait entendre au village comme dans la capitale, n'eut rapportée toutes ces circonstances augmentées et embellies au cousin voyageant encore Il revint aussitôt, ne se donna pas le tems d'aprofondir cette affaire et chercha querelle à Ludomir à l'instant. Un duel en fut la suite, et le cousin reçut une blessure qui le mit en danger pendant quelque tems. Personne ne sait comme le reste s'arrangea entre eux et je n'ai pû parvenir à m'en instruire malgré tous mes soins; mais ce qui cause mon étonnement sur tout, c'est qu'en arrivant hier ici, j'y trouvai le Prince de Melstyn venu tout exprès de Varsovie pour la noce, à ce qu'il parait, et qui semble être dans l'harmonie la plus parfaite avec les jeunes époux.

Si cette histoire peut t'être utile mon ami, dans ton culte auprès de la céleste Malvina, je te l'abandonne avec plaisir, elle te servira peut-

être à noircir Ludomir à ses yeux; adresse toi seulement à Dorine, elle te donnera surement de bons conseils la-dessus; ;et je serai trop heureux, si je puis t'être bon à quelque chose: adieu mon cher à peine ai-je pû achever cette épitre. Ne t'attends pas de sitôt à en recevoir une seconde au moins. " —

Le Major Lissowski après avoir reçu cette lettre, n'eut rien de plus pressé que d'en faire part à Dorine, afin de concerter avec elle la manière d'en tirer parti pour leur intèrêt mutuel. Ils savaient que Malvina avait connu le Prince à la campagne dans le cours de l'été, et à l'époque même où il fesait la cour à Florinka; et ceci affaiblissait un peu l'espoir de le calomnier à ses yeux. Sa frivolité et son inconstance à l'égard des femmes pouvaient cependant l'offenser, et on décida que le soir même où Dorine devait avoir une réunion chez elle on ferait mention de cette lettre dans l'espoir de lui voir produire l'éffet désiré. A peine la société eut-elle pris place autour de la table à thé, que quelqu'un demanda par hazard: „Pourquoi le Prince de Melstyn

„était invisible depuis trois jours"? „Par une „raison très simple, (répliqua Dorine) c'est „que depuis trois jours il a quitté Varsovie, „il est parti subitement, mais pour où, et pour „quoi, ce sont des mystères impénétrables au „public" ajouta-t-elle en souriant. — „Eh „bien c'est à moi à l'en instruire s'écria le „Major, en tirant un papier de sa poche, „j'ai reçu cette lettre d'Alfred, ce matin „même; il a vu Ludomir, et m'en conte un „trait infiniment amusant" — à ces mots Malvina laissa presque échapper la tasse qu'elle tenait; le thé se répandit sur la robe d'une Dame qui bien plus occupée de sa toilette que du Prince de Melstyn, reçut avec assez d'humeur les excuses de Madame S. Cette petite scène aurait attiré l'attention générale sur Malvina, si les Dames n'eussent demandés avec vivacité au Major Lissowski, de leur faire part de la lettre d'Alfred. Celui-ci ne demandait pas mieux; il en fit la lecture d'un air indifférant et sans paraitre faire la moindre attention à Malvina.

La lecture de cette épitre produisit différens effets; la surprise, le dédain et un sou-

rire amèr se peignirent sur la pluspart des phisionomies; mais comme l'impression qu'en éprouva Malvina nous interesse uniquement, je me bornerai à la rapporter.

Cette lettre ne l'affligea pas autant qu'on aurait pu le croire, elle ignorait l'époque du séjour du Régiment du Prince aux environs de Ieziorow, et ne pensait pas que ce fut la même année où il fit sa connaissance à Krzewin. Elle jugeait (et ne se trompait pas) que son amour pour Florinka n'était qu'une folie passagère, qu'il avait déja sans doute oublié depuis longtems, et le but véritable de son voyage étant le désir de voir sa mère, elle attribuait sa visite à Ieziorow, au hazard plutot qu'à un dessein prémédité. Cependant la légéreté du Prince de Melstyn fit une impression affligeante sur son esprit. Elle se rappellait avec un attendrissement mélancolique l'été précédent, et les jours heureux de Krzewin où jamais elle n'aurait pû s'imaginer que Ludomir en eut aimé une autre. Chaque jour helas! depuis que Malvina vivait dans le monde enlevait à son passage quelques unes de ces douces illusions, qui

avaient paru aussi ravissantes à ses yeux dans sa jeunesse solitaire. Illusions, qu'elle avait cru retrouver toutes, dans le coeur de Ludomir à Krzewin. Ce n'était plus hélas! ce même Ludomir qui semblait crée pour son âme et pour son bonheur; mais ce n'était plus aussi les mêmes sentimens qu'elle retrouvait pour lui au fond de son coeur. L'amour à la vérité s'y réveillait encore quelquefois; mais comme ces instans étaient courts! souvent de la reconnaissance, quelquefois de la vanité, et une certaine conviction involontaire de quelqu'obligation envers lui surtout; était tout ce que Malvina éprouvait pour le Prince de Melstyn depuis son arrivée à Varsovie.

Les amours passagers du Prince en persuadant Madame S. de sa légéreté, allégerent en quelques manières son esprit, car elle pouvait trouver en eux une raison suffisante pour différer à donner son dernier consentement si le Prince l'avait absolument éxigé. On ne s'étonnera donc pas de voir, que toute l'intrigue de Dorine et du Major, pour irriter et faire de la peine à Malvina n'eut d'autre effet que celui de

tranquilliser son coeur boulversé par tant de changemens bizarres depuis son établissement en ville. Elle se consola même un peu, par l'idée qu'elle avait le tems de se décider, et qu'aucun engagement formel ne la liait encore comme elle se l'était imaginé auparavant.

L'éspace de tems qui s'écoula jusqu'au retour du Prince de Melstyn, n'offre aucun genre d'interêt. C'était une suite de ces jours obscurs, que chacun a sans doute éprouvé, dans le cours de ses ans, et qu'on voit s'écouler avec peine; non parcequ'ils étaient heureux, mais parcequ'ils ne laisserent aucune trace dans l'éxistance.

Les occupations ordinaires de Malvina, n'eurent aucun charme pour elle; et pour la première fois de sa vie peut-être, elle ne sût à quoi employer son tems. Une insupportable inquiétude, qu'elle ne savait pas s'expliquer, lui fesait quitter sa maison sans cesse, et après avoir passé la journée à faire des visites ennuyeuses, ou indifférentes, elle rentrait le soir chez elle et se couchait avec la triste idée

qu'elle allait recommencer le lendemain, une journée pareille à celle qui venait de s'écouler.

Pourquoi donc au milieu du triste et solitaire Głazow, dépourvue d'amusemens et de plaisirs, Malvina n'éprouva jamais le tourment de l'ennui? son âme jeune encore n'était alors, troublée par aucune passion. Elle tirait parti de chaque moment, découvrait à chaque chose un côté agréable et s'occupait de la moindre bagatelle. Mais depuis l'instant où elle connut Ludomir à Krzewin un nouveau monde s'offrit à ses yeux; elle ne jouissait plus de ses momens avec calme; mais elle éprouvait tour-à-tour des peines déchirantes et vives, ou un bonheur incomparable.

L'un des effets les plus cruels de l'amour est, qu'après avoir une fois éprouvé son impression enchanteresse; ce sentiment s'empare de tout notre être au point de nous créer les cieux sur la terre, tant qu'il dure, nous rend indifférent tout ce qui n'est pas lui . . . . . . Mais une fois passé, comme tout nous parait vain, insipide, sans bût et sans couleur. Com-

bien de tems faut-il pour reprendre du goût à la vie après un amour éteint? Que de jours d'une longueur mortelle! combien d'heures lentes et insupportables faut-il passer avant de revenir à cette tranquillité, où malgré tant de soins et de peines, on ne parvient jamais tout-à-fait. Que faut-il donc faire? ne jamais aimer. Mais alors est-ce la peine de vivre? Aimer . . . . . c'est se tourmenter sans cesse; il serait trop délicat d'énoncer une opinion la dessus, et je me garderai bien de découvrir ce que j'en pense, laissant chacun s'en rapporter à la sienne.

CHAPITRE XVIII.

Retour du Prince de Melstyn.

Toujours aussi amoureux de Malvina le Prince de Melstyn revint à Varsovie après quelques semaines d'absence; mais il devint plus timide en la retrouvant changée à son égard. Elle évitait soigneusement toutes les occasions où il aurait pû s'expliquer avec elle, et la questionner sur ses sentiments. C'est ce que Malvina redoutait le plus. Ne pouvant déffinir elle même l'état de son coeur, elle craignait qu'on ne touchâ à l'envelloppe dont il paraissait couvert; elle aimait, et n'aimait pas le Prince; ses soins pour Dorine l'avaient singulièrement affectés à son arrivée à Varsovie; tandis que son amour pour Florinka calmait les inquiétudes qu'elle avait éprouvée avant son départ. Elle eut donné sa vie pour entendre la justification des actions mystérieuses de Ludomir dans la Cathédrale, et épancher

mutuellement dans son coeur les aveux de l'amour le plus vrai. Apresent elle redoute tout ce qui tend à une explication; dans l'intime persuasion qu'elle ne l'aime plus, ou du moins qu'elle l'aime autrement tout à fait.

La Tante de Madame S. à laquelle le Prince Zdzislas, qui désirait infiniment cette union, s'était plusieurs fois adressé, la tourmentait sans cesse, afin qu'elle prit un dernier parti. Elle ne concevait pas comment Malvina, qui à Krzewin aimait avec tant de tendresse Ludomir inconnu, éloignait son bonheur, actuellement, que toutes les difficultés paraissaient aplanies, et où tout lui présageait l'avenir le plus heureux.

Notre bonne tante n'avait vu un cas semblable dans aucun de ses Romans favoris. Elle cherchait sans cesse une cause extraordinaire à ce qui lui paraissait si peu vraissemblable, et s'il arrivait que Vanda se permit de lui observer qu'on pouvait cesser de s'aimer quelquefois sans raison, comme il arrive que sans raison on s'attache souvent; cette obser-

vation lui paraissait un blasphéme, qu'elle ne pouvait pardonner à sa nièce.

Le Prince de Melstyn n'osant plus importuner Malvina par les expressions de son amour, cherchait assiduement tous les moyens pour lui faire voir combien ses moindres désirs étaient des loix sacrés pour lui. On vint à parler un jour de la Chevalerie et des hauts faits des anciens Preux.

Malvina se mêla à la conversation avec plus de vivacité qu'elle n'en montrait ordinairement, et regretta ces tems enchanteurs qu'il était impossible d'éspérer de voir revenir jamais. „Il serait à désirer, dit-elle, que quelque souvenir nous rappella ces tems heureux, où le „dévouement et la pitié pour les malheureux, „la constance et le respect pour les Dames, „étaient mis au même prix que la valeur et le „courage. La froide indifférence n'avait pas „encore désenchantée la vie et le monotone ennui y était inconnu. Tout parlait au coeur, „tout réveillait le sentiment; les journées remplies „par des occupations sérieuses ou par des fêtes

„brillantes étaient étrangères à la langueur que „rien; ne fait naître autant que cette négli„gence, qui craint la moindre contrainte, ne „permet d'attacher du prix à rien, et rend par „là, la vie futile, ennuyeuse et souvent même „condamnable." —

Malvina avait prononcé ces mots du fond de son coeur; mais à peine eut-elle cessé de parler, qu'elle s'apperçut, que contre sa coutume peut-être, elle avait trop étendu son opinion; Elle se troubla, et voulant tourner tout en plaisanterie se hâta d'ajouter: „J'avoue par „exemple que mon amour propre serait bien „flatté si je me voyais l'objet de quelque Tour„nois; et si de galants Chevaliers soutenaient „la prééminence de mes charmes par leur cou„rage et leur adresse" — ces mots que Malvina avait dit en riant furent saisis par le Prince à l'instant. „Permettez seulement belle Mal„vina, osa-t-il enfin lui dire, que votre nom „devienne le signal de ces jeux guerriers, et „vous verrez bientôt si non l'image, du moins „le souvenir de ces tems dignes d'envie que „votre âme élevée vient de dépeindre avec tant

„de grâces " J'ignore ce que Malvina aurait répondu, mais on ne lui laissa pas le tems de refuser, et toute la société entoura le Prince pour lui témoigner la joie qu'inspirait ce charmant projet. Malvina y consentit encouragée par l'approbation de la Princesse W. qu'elle regardait comme une seconde mère.

Toute la jeunesse brillante de la Pologne, qui parait née pour les exercices guerriers, saisit avec ardeur ce moyen de faire preuve d'adresse et de valeur. Les femmes attendaient avec ravissement le jour du Tournois, où chacune se flattait en secret de voir couronné vainqueur un mari, un frère, un fils ou un amant. Quelques unes se disaient à elles mêmes: „Les applaudissemens publics le „toucheront moins sans doute, que la crainte „et le trouble qu'il verra dans mes traits avant „les joutes, et un regard deviendra pour lui „la plus douce récompense de ses travaux. " — On ne fut occupé pendant deux mois que du soin de dresser des coursiers, de préparer le lieu de la lice, de manier la lance, de s'exercer à porter les pesantes armures, et d'ap-

prendre enfin toutes les coutumes usitées dans les anciens Tournois.

On ne parlait d'autre chose dans toutes les réunions: *Quelles sont vos couleurs? avez vous déja une devise? Votre cheval est il Polonais ou Turc? Votre lance est elle forte et légère?* c'étaient là les questions qu'on entendait de toutes parts. Un jeune chevalier fut interrogé sur la couleur de son écharpe; il répondit qu'elle serait *lilas* et les dames le blâmerent d'avoir choisi une couleur aussi changeante qui présage l'inconstance; mais le jeune guerrier expliqua bien ce choix. „Je ne crains pas le changement „de mon écharpe, dit-il, car le coeur qu'elle „couvrira ne changera jamais.“ Le Prince de Melstyn n'osait prier Malvina de lui donner une devise; il eut cependant la force de lui demander, si elle avait jamais fait choix pour elle même de quelques uns de ces signes nombreux que la sensibilité, la gloire, l'amitié, l'amour et tant d'autres sentiments avaient consacrés dans les tems anciens. „Plus d'une fois, dit-il, ses devises furent les ex- „pressions du coeur, des voeux secrets, ou le „fruit des souvenirs et de l'expérience.“ „Je

„ne sais si je dois l'appeller une preuve de „l'expérience, lui dit-elle, mais convaincue „qu'il serait inutile de chercher sur cette terre „un parfait amour, tout comme un bonheur „parfait; et me croyant beaucoup moins ca„pable qu'une autre à produire ce miracle, „j'y ai entièrement renoncé et j'ai pris pour de„vise " *l'espérance nourrissant une chimère*, „ah! „dit Ludomir en soupirant, vouloir plaire à „Malvina serait une véritable *chimère*; mais „l'aimer audessus de toute expression est une „réalité que bien d'autres que moi éprouvent „sans doute encore." — Le Prince en la quittant alla faire graver ces mots sur son bouclier (*) *La réaliser ou mourir;* cette devise était un mystère pour tout le monde, Malvina seule pouvait l'expliquer.

(*) Réaliser la chimère de Malvina, exécuter l'idée de la perfection qu'elle croyait impossible et qu'à cause de cela elle avait appellé une chimère.

CHAPITRE XIX.

Le Tournois.

Le moment si vivement attendu arriva enfin, et le jour du trois Mai, jour à jamais cher à la mémoire des Polonais, fut choisi par le Prince de Melstyn pour celui du Tournois. Ce n'était pas de ces jeux enfantins, de ces carousels, par lesquels notre siècle efféminé amuse quelquefois sa paresse; mais de véritables joutes, où l'adresse et le courage étaient également nécéssaires, et plus d'un coeur tendre frémit à la vue de ces exploits d'une valeur souvent téméraire.

Les plaines vertes et riantes qui entourent Willanow, furent choisies pour le lieu de cette fête charmante; le soleil le plus brillant et l'air le plus pur ajoutaient singulièrement à la beauté de cette journée. Le souvenir de Jean III. ce Roi chevalier et conquérant augmentait l'illusion que la vue de ce lieu, plein

de

de sa présence, entretenait sans cesse. On croyait voir ce héros se reposant après ses victoires, sous les galeries de Willanow; ou à l'ombre de ses antiques Peupliers, offrir à la beauté les lauriers conquis par sa valeur, et mériter quelquefois d'en recevoir une branche de Myrthe en échange.

Ces souvenirs dis je devinrent un aiguillon plus que suffisant pour dévellopper les plus nobles désirs dans les jeunes âmes de nos Chevaliers. Le bruit de la guerre qui bientôt devait avoir lieu, et que l'armée, composée de la fleur de la jeunesse, attendait avec toute l'ardeur de l'amour, de la gloire, et de la Patrie, augmentait l'intérêt de ces jeunes guerriers en les fesant envisager comme le prélude de combats sanglants et véritables; et tout ce que l'addresse et le courrage peuvent faire paraître d'exploits aux yeux de la beauté, fut réalisé dans ce brillant Tournois.

Les Dames, noble but et digne ornement de ces jeux, remplirent bientôt les bancs et les gradins. Là des diamans magnifiques, des

fleurs odorantes et fraiches, des panaches ondoyants, des robes légères et flottantes; le velours, l'or, les pièrreries, en un mot, tout ce que le charme de la parure peut ajouter d'éclat à la beauté, fut employé pour orner ce groupe enchanteur. Il était difficile d'en détourner les yeux, lorsqu'une fois ils s'y trouvaient attachés; et plus difficile encore de faire un choix parmi ces innombrables attraits dont chacun réclamait la préférence. Ici la fraicheur de la première jeunesse enchainait les sens par son brillant éclat; là un regard mélancolique et doux pénétrait l'âme et captivait le coeur; le sourire d'Armide était moins enchanteur, et les sveltes Driades auraient pû envier ces tailles aëriennes et gracieuses.

Je ne saurais détailler chaque attrait réunis dans cet assemblage de charmes ravissants: il serait aussi difficile d'éffeuiller les fleurs éparses sur les molles prairies. Je dirai seulement que tel qu'un Lys élégant, ou une Rose embaumée se distinguent au milieu d'une touffe de fleurs; et entre leurs soeurs les plus fraiches paraissent plus odorantes et plus fraiches encore;

telle Malvina, au milieu d'une foule de beautés, d'attraits les plus piquants, des charmes de l'art et de la nature, fixait involontairement tous les yeux ainsi que tous les coeurs.

Un bandeau de Diamants ornait son front et brillait entre des cheveux bouclés; une robe blanche et du tissu le plus fin parsemée de paillettes d'argent comme de gouttes de rosée retenu par une riche ceinture, fésait voir dans tout son éclat sa taille enchanteresse; un bouquet de roses blanches fraichement cueillies ornaient son sein et achevaient une toilette pleine de grâce et de simplicité. Elle tenait une chaîne de turquoises, qui devait appartenir au vainqueur du Tournois, offerte par Malvina, cette chaîne devenait inappréciable, quoique par sa valeur elle fut déja digne de sa destinée. Lorsque les Dames eurent pris place sur les gradins préparés pour elles, et que les personnes aux quelles l'âge ou le rang donnaient droit aux égards, furent établies dans des bancs séparés; la foule avide de ce spectacle nouveau; se pressant autour de la lice, ou répandue sous les ombrages de ces arbres antiques

formait un coup d'oeil unique et ravissant terminé par le grand chemin couvert de chevaux, de voitures, de piétons, de tout état et d'une innombrable quantité de peuple.

Au moment où les juges du Tournois (parmi les quels se trouvaient Zdzislas Prince de Melstyn, Conrad comte Myszkowski et plusieurs autres qui par leur âge et leurs vertus, avaient mérités la confiance publique;) eurent donnés le signal des joutes, les trompettes, les Tymbales et le bruit d'une musique guerrière, retentissant au loin annonça que les Chevaliers pouvaient entrer en lice.

Ostrorog, Odrowąż, Pac, et le jeune Radziwiłł parurent les premiers dans la carrière. Radziwiłł, au primtems de son âge, beau, fier, bouillant, avide de combats et de gloire, voulut présager son avenir en gravant sur son bouclier une comête avec ces mots: *brillante et rare.* Le juste et intrépide Odrowąż avait pris la devise d'un Lion reposant sur des lauriers; on lisait au dessous, *sans attaquer je déffends.* Les deux frères Pogończyk, venaient ensuite: l'amitié, le

sang et le nom les unissaient étroitement, et leurs concitoyens pour les distinguer, leur avaient donné le surnom du *blanc* et du *noir.* La Patrie étant leur Idole, et son bien leur unique but, ils ne voulaient d'autres devises que leurs armoiries (*) joignant à une vertu épurée l'indifférence la plus complette sur leur propre sort, ils y avaient ajouté cette devise: *Quoiqu'il en arrive.* L'amitié la plus tendre unissait, dès l'enfance *Adolphe* et *Gedimin*, ces deux frères d'armes avaient adoptés, deux mains jointes, et au bas: *dans le bonheur, comme dans l'adversité.* La gracieuse Camille et la blonde Aline, partageaient, dit on, leurs voeux et leurs amours. Mais les boucliers et les devises des deux Chevaliers qui suivaient Adolphe et Gedimin furent une énigme pour toute l'assemblée; sur le bouclier du premier, on voyait une croix et une rose, avec ces mots: *Amour incomparable, et silence éternel.* L'autre portait une fleur de pensée et " *Je ne la perdrai qu'avec ma vie* était sa devise. Ces mystères éxcitèrent la curiosité

(*) Un cavalier, l'épée haute, en attitude de poursuivre l'ennemi au galop. (Note du traducteur.)

du public et surtout celle des Dames. Quel était donc l'objet de cet amour incomparable? pourquoi ce silence éternel? heureuse celle dont la pensée ne saurait s'éteindre qu'avec la vie: voila les réflexions que fesaient les spectatrices jusqu'à ce qu'un nouvel objet eut fixé l'attention générale.

Constantin et Ladislas Zamoyski, Roman Sanguszko et Léon Sapieha, àpeine sortis de l'enfance (car le plus âgé ne comptait encore que son quinzième primtems) entrant dans la vie avec cette ignorance du malheur, cette enchanteresse éspérance (le plus doux partage de la jeunesse) avaient choisi le vert pour leur couleur. Des panaches verts surmontaient leurs casques d'or, des écharpes vertes ornaient leurs dures cuirasses. Leurs chevaux plus blancs que la neige appellaient les combats par leur impatience; leurs boucliers portaient un soleil levant et ces mots: *Il nous présage gloire et bonheur* étaient leurs devise unanime paraissant sinon l'augure de leurs destinées futures, du moins l'appanage de cet âge heureux, où toutes les vertus paraissent faciles et les félicités inmanquables.

Après ce quadrille enfantin, une foule de Chevaliers remplit la lice: il serait impossible de retenir tous leurs noms, de détailler leurs couleurs, leurs devises et les emblêmes qui ornaient leurs boucliers. On voyait deux couronnes, l'une d'olivier, l'autre de laurier avec ces mots: *Citoyen en l'une comme en l'autre*; sur le bouclier de l'heureux Denhoff; heureux dis-je car l'opinion publique et non l'amour propre, avait accordé cette devise à ce vertueux Chevalier. —

Ici on n'exprime que l'amour; là c'est la gloire seule qui parle: celui ci préfere l'amitié, celui-là invoque l'espérance; un autre peint le désespoir et la vengeance. En un mot, les souvenirs, les voeux, les sentimens, les désirs, tout ce qui émeut le coeur, enflâmme l'imagination, occupe l'âme; était exprimé hautement ou en secret dans les symboles, les couleurs et les devises de ceux qui prirent part à ces jeux.

Enfin Ludomir Prince de Melstyn, l'ornement principal et le tenant du Tournois parut

le dernier en Lice; la noblesse et l'ardeur qui brillaient dans ses traits leurs donnaient une singulière expression. L'adresse et le courage embellissaient tous ses mouvemens. Un aigle d'or paraissant s'élancer vers les cieux, s'élevait sur son cimier, et sa cuirasse brillante réfléchissant les rayons du soleil, était ornée d'une écharpe écarlate qui retombait avec grâce sur sa superbe épée. Le coursier arabe qu'il montait, la crinière flottante, les naseaux pleins de feu, attendait impatiemment le moment, où son maitre qui seul sût le dompter, donnerait le signal du combat. *La réaliser ou „mourir"* (étaient comme nous l'avons dit plus haut) les mots gravés sur le bouclier du Prince: mots que l'amour et plus encore l'amour-propre avaient profondément gravés dans son coeur; mais il faut avouer que quiconque avait vu ce jour là le Prince Ludomir, n'aurait pu douter qu'il ne réalisa aisément le rêve brillant de l'imagination la plus éxaltée.

Après que les Chevaliers eurent faits deux fois le tour de la lice, le signal fut donné par les vénérables juges du Tournois, et le jeune

Radziwiłł se mesura le premier avec le grâve Denhoff. Celui ci opposa une froide valeur à l'ardeur de son adversaire, et la lance de Radziwiłł fut brisée en éclat sur le bouclier de Denhoff; mais dans une seconde attaque la bouillante valeur du premier triompha, et Denhoff fut vaincu. Les deux Pogończyk toujours inséparables, coururent ensemble contre les Chevaliers de la Rose et de la Pensée; leurs chevaux se rencontrant dans cette violente lutte reculerent spontanément; leurs lances furent brisées, mais les quatre Chevaliers ne perdirent pas les arçons et même demeurerent inébranlables; ayant éprouvés leurs forces mutuelles ils coururent à de nouvelles victoires.

Ostrorog, combattit deux fois Adolphe, et deux fois le noble cœur de la blonde Aline pût s'énorgueillir de sa victoire. Camille ne fut pas si heureuse car Gedymin fut vaincu par le jeune Constantin: ce succès releva trop le courage du quadrille vert, et les jeunes Chevaliers croyant leurs forces égales à leur valeur, voulurent se mesurer avec Ludomir lui même. Celui-ci déja vainqueur d'Odrowąż, de Pac et

de Radziwiłł, se prêta aux voeux de ses jeunes enfants; mais leurs javelots lancés d'une main faible ne toucherent même pas son bouclier et leurs lances ne purent l'ébranler.

Il serait impossible de rendre tous les exploits d'adresse et de courage qui illustrerent ces joutes: qu'il suffise de dire qu'àprès un combat de quelques heures ne trouvant plus aucun adversaire entre la foule des Chevaliers, le Prince de Melstyn aux cris unanimes de la multitude et de l'aveu des juges du camp allait être proclamé vainqueur et recevoir des mains de Malvina le prix du Tournois; quand le bruit des clairons et des trompettes annonça qu'un Chevalier inconnu demandait l'honneur d'entrer en lice et de rompre une lance avec le Prince; ce qui lui étant accordé, l'attention publique fut absorbée par un spectacle nouveau.

Un Chevalier dont l'extérieur annonçait l'adresse et le courage, parût alors la visière baissée; son armure était noire, des plumes noires ombrageaient son casque; il montait un cheval de la même couleur; son bouclier était couvert

d'un crêpe, un bandeau blanc, qui enveloppait son bras gauche, semblait être son unique ornement; quelque chose de singulièrement noble et mélancolique dans son air, que peut être la couleur de l'armure augmentait encore, lui gagna les voeux de tous les spectateurs, et ceux des Dames sur tout, qui naguère témoins des victoires du Prince Ludomir prévoyaient à regret que le Chevalier aux armes noires, serait encore la victime de son adresse et de sa valeur.

L'envie de cueillir de nouveaux lauriers autant que l'orgueil blessé de voir qu'on osât encore se mesurer avec lui, éveillerent toute la colère du Prince. Il fournit la carrière de toute la vitesse de son coursier, et fondit sur son adversaire la visière baissée; mais celui ci resta constamment inébranlable, deux de leurs chocs n'eurent aucun effet, mais au troisième la lance du Chevalier noir, poussée sans doute par une main plus vigoureuse évitant le bouclier du Prince lui fit vider les arçons: on se figure aisément quel effet cet évènement innattendu produisit sur l'assemblée; mais le jeune Prince

sans permettre aucune objection aux juges, ni aux spectateurs, se relevant promptement, jetta son gant dans la lice; bouillant de la plus vive ardeur il voulut combattre à pied avec l'epée; son adversaire accepta le défit et descendant de cheval il fut pret à l'instant. Ils se mesurerent alors véritablement, et leur combat, où le sort demeura constamment indécis devint une lutte dangereuse. Le Prince, chez qui toutes les passions étaient éxcitées, oubliant que tout cela ne devait être qu'un jeu, rassembla toutes ses forces, et évitant adroitement son adversaire le blessa assez profondément à l'épaule gauche. Son sang jaillit, dans ce moment Malvina jetta un cri perçant; et en se penchant sur la barrière, elle laissa tomber le bouquet de roses qui parait son sein. Personne et Madame S. elle même n'aurait pu expliquer ce qui lui causait une si violente émotion; le Chevalier aux armes noires apperçut à l'instant tous ces détails, et malgré sa blessure il courut au banc des Dames, releva le bouquet et fondant avec impétuosité sur le Prince, il fit si bien, que sans le blesser, il le désarma et déposa aux pieds de Malvina l'epée de

Ludomir ainsi que le bouquet. Le bruit des clairons, les applaudissements universels, et la voix des juges proclamerent, d'après les lois de la Chevalerie, le Chevalier noir, et non le Prince, vainqueur du Tournois. Ce dernier adjugea lui-même la victoire à son adversaire, avec cette franchise, digne compagne de la véritable valeur: et la foule en remplissant la lice, porta le Chevalier noir jusqu'au banc où etait Malvina. Celle ci dans un trouble inexprimable voulant lui attacher la chaine, prix du combat, accrocha par mégarde le voile qui couvrait son bouclier; elle ne fut pas peu surprise de n'y voir qu'un mot gravé, et ce mot était „*Ingrat.*"

Le Chevalier couvrit promptement son bouclier; prit respectueusement la chaine, garda le bouquet avec transport car Malvina ne songeait pas à le redemander, et sans lever la visière de son casque poussant un profond soupir, il se perdit promptement dans la foule, et disparût entièrement en peu d'instans.

Il serait difficile d'exprimer quel sentiment

l'apparition innatendue du Chevalier noir fit éprouver au coeur de Malvina. Le Prince de Melstyn qui arriva bientôt après, exprimait la plus vive curiosité de connaitre le nom de celui, qui avait eu la gloire de le vaincre.

On fit chercher par tout le Chevalier aux armes noires, mais tous les soins furent inutiles, on ne put le trouver. Le public, et les Dames surtout, se plaignaient hautement que par sa prompte disparition, il s'était dérobé à l'hommage que lui avaient mérités son adresse et sa vaillance. Malvina dans le secret de ses pensées joignait ses plaintes aux leurs.

On ne parlait que du Chevalier aux armes noires, on fesait la dessus mille conjectures; plus d'un Chevalier aurait voulu être à sa place, plus d'une Dame aurait désiré être celle de ses pensées; mais Malvina qui depuis quelque tems trouvait presque tous les jours et à chaque instant un sujet d'émotion pour son coeur, peut-être trop sensible, l'éprouva ce jour lá d'autant plus qu'elle voulut paraître indifférente et tranquille. La subite apparition du Cheva-

lier noir, fit sur son esprit une impression extraordinaire; elle s'occupait involontairement de sa gloire, elle suivait tous ses mouvements. Lorsqu'il fût blessé et que son sang jaillit, le coeur de Malvina se serra avec tant de violence qu'elle ne pût ni cacher son trouble ni retenir le cri„ que lui arracha le plus violent éffroi. La devise de son bouclier, ainsi que le profond soupir qui parût s'échapper du fond de son âme, et qu'elle entendit fort bien, lorsqu'en prenant congé d'elle il se perdit dans la foule, la frappèrent également. A ces réflexions se joignaient les sentiments de la reconnaissance, qu'elle croyait devoir au Prince de Melstyn. L'empressement avec lequel il remplissait tous ses désirs, dont la fête de ce jour était une nouvelle preuve, devint une source de reproches pour le coeur bon et sensible de Madame S. Elle se reprochait l'inconstance, l'ingratitude et une foule de sentiments opposés à l'égard du Prince, et tandis que l'assemblée entière n'était occuppée que de la splendeur de cette journée, celle qui était l'objet de toute cette magnificence ne trouvait au fond de son coeur que peines et ennuis cuisans, au lieu du plai-

sir et de la joie qui auraient du être son partage.

Il est hélas! bien douloureux de penser qu'il n'est pas un coeur en ce monde qui ne recèle quelque blessure cachée. Combien de fois dans la vie passe t-on à côté d'une personne dont l'extérieur annonce la plus douce sérénité (comme celui de Malvina le jour du Tournois) on la quitte souvent sans seulement se douter qu'une foule de peines boulversent intérieurement son ésprit et son coeur.

La société en sortant du lieu des joutes se rendit au château; où un bal superbe finit la journée après un repas splendide. Les jardins de *Willanow* étaient magnifiquement illuminés; tout ce que la profusion, la galanterie et le bon goût peuvent inventer de plus élégant, fut réuni pour rendre cette journée aussi belle que mémorable.

CHA-

CHAPITRE XX.

Le Fantôme.

Le Prince de Melstyn, le Chevalier aux armes noires, les courses, les jeux et tout ce qui occupait naguère si vivement tous les esprits; fut oublié le lendemain, lorsqu'on reçut la nouvelle de la déclaration de la guerre, et les militaires l'ordre de se mettre en marche dans les vingt quatre heures. —

Quoiqu'on s'attendit à cet évènement depuis plusieurs mois, cet ordre précipité et cette certitude irrévocable d'une guerre cruelle dont l'issue pouvait être incertain, causa un trouble inexprimable dans la société, et dans la ville entière. Des affaires multipliées ainsi que les devoirs du service, empêcherent le Prince de voir Malvina chez elle de toute la journée, et ne lui permirent pas même de la rencontrer.

En revenant de la fête Madame S. apprit

comme les autres, la déclaration de la guerre; elle reçut en même tems des lettres de sa tante et de sa soeur; chacune d'elle lui parlait du Prince à sa manière. Vanda toute occupée du tems du séjour de sa soeur à Krzewin croyait qu'elle avait encore la même façon de voir les choses. Sa tante appuyait ses représentations, sur ce que l'amour de Ludomir étant déja universellement connu et toléré par Malvina elle même, elle ne pouvait différer de prendre enfin un parti; celle ci toujours prète à s'accuser de tout, éprouvait un chagrin pénible à la lecture de ces lettres. Krzewin, Ludomir, la guerre, le départ du Prince, le Chevalier noir et même le souvenir de cet être malheureux qu'elle avait appris à connaitre chez Dżęnga et qui avait entièrement disparu après sa maladie; tous ces objets accompagnés de mille sentiments douloureux et contradictoires, oppressaient son triste coeur et le remplissaient de préssentimens affreux. L'image de la guerre chargée des plus noires couleurs, ajoutait à ses inquiétudes en se présentant sans cesse à ses yeux; et après avoir passé la journée entière dans ces tristes réflexions elle résolut enfin de se distraire.

Mais n'ayant ni le désir ni même le courage de voir du monde, elle aima mieux faire une promenade solitaire dont une belle soirée lui offrait l'occasion. Montée en caricle Madame S. conduisit ses chevaux aux hazard et se trouva bientôt auprès de Willanow. Le château inhabité à cette époque, offrait le tableau de la plus profonde solitude. Malvina entra dans la cour; tout y était calme et silencieux; et ce silence contrastait infiniment avec la journée bruyante et tumultueuse de la veille

Elle déscendit au jardin, le soleil venait de se coucher et la lumière douteuse de la lune éclairait seule les espaliers antiques, les tilleuls vénérables et les statues en pierres; souvenirs des siècles passés qui avaient survécu à tant de vicissitudes, et de changemens opérés autour d'eux. Malvina dont le courage n'était pas la principale vertu, osait à peine lever les yeux sur ces statues, couvertes d'ombres auxquelles la lune donnait une espèce de mouvement en jettant de tems en tems ses rayons à travers le feuillage. Son imagination craintive lui rapella alors le conte populaire qui porte,

qu'un fantôme extraordinaire apparait quelquefois dans les jardins de Willanow. L'horloge du chateau sonna neuf heures, Malvina toujours plus éffrayée, se ressouvint encore que c'était le lundi, jour où le fantôme se montrait ordinairement, qu'on évitait le plus à se trouver au jardin. Par malheur ce jour là même était un lundi, et Malvina qui avait quitté Varsovie pendant que le soleil le plus brillant éclairait l'horison n'avait pas pensé à toutes ces superstitieuses terreurs, mais son esprit affaibli et tourmenté par les plus tristes idées était porté alors à s'effrayer même de ces bagatelles. N'osant plus retourner dans la cour du château, à cause qu'il aurait fallut traverser le jardin où chaque statue blanche lui paraissait une ombre couverte d'un drap mortuaire; Malvina aima mieux se diriger d'un autre coté et déscendit dans la partie du jardin qui touche à la rivière. Elle respira plus librement quand elle se vit enfin dans la grande allée qui cotoie le bord de la Vistule; un espalier de tilleuls élevés, l'ombrageait du coté opposé; la lune dans tout son éclat s'élevait sur l'horison et partageait les ondes, par une gerbe de lumière argentée; un rossignol qui

seul interrompait le silence universel par ses accents mélodieux, semblait vouloir éloigner du coeur de Malvina, la secrette horreur dont il était pénétré pour le remplir d'une douce et tendre mélancolie.

Madame S. un peu calmée se trouva enfin en état de jouir des beautés de cette soirée. Elle ôta son châle et son chapeau et le vent frais du soir, en se jouant à travers ses cheveux et la mousseline blanche dont elle était vêtue la fesait paraitre semblable à l'esprit aërien protecteur de la contrée. Elle atteignit enfin un banc qui se trouvait au bout de l'allée et s'y reposa. La crainte l'avait tout-à-fait quittée, mais elle éprouvait toujours un secret attendrissement et se sentait le coeur opressé d'une manière indéfinissable. Il y avait alors une année qu'à la même époque elle avait connu Ludomir pour la première fois. Que d'événemens s'étaient passés depuis! que de sentimens qui lui avaient été étrangers autrefois, avait elle éprouvés! combien d'éspérances trompées, que d'illusions détruites! En répassant tout cela dans son esprit, il lui parais-

sait avoir vécu davantage pendant cette année seule, que pendant toutes celles qui l'avaient précédées.

Sa rêverie fut interrompue tout-à-coup et ses craintes se réveillerent à l'aspect d'une figure qui s'avançait de son côté le long de l'allée; mais elle fut bientôt rassurée en reconnaissant le Prince de Melstyn. „Je n'oserais jamais „troubler votre solitude Madame, lui dit-il, en „l'approchant, ni vous importuner en répétant „les expressions d'un malheureux sentiment qui „doit paraitre insupportable lorsqu'il n'est point „partagé; mais le désespoir rend quelquefois té„méraire. Le déséspoir remplit mon coeur lors„que n'ayant pu vous voir toute la journée je „ne vous trouvai pas le soir chez vous. Je quitte „Varsovie demain avec l'aurore, je pars pour les „combats. Une guerre horrible se prépare; notre „sort est incertain! Malvina! l'idée qu'il faudra „périr peut-être sans vous avoir dit un dernier „adieu, sans vous avoir vu, sans vous avoir ré„pété une dernière fois que je vous aime audes„sus de tout; cette idée cruelle s'empara de mon „âme, et ne me permit de réfléchir à rien. Ayant

„appris que vous aviez dirigé votre promenade „de ce côté, j'ai volé sur vos pas éspérant obte- „nir à vos pieds le pardon de ma témérité et „vous demander d'avoir pitié de mon déses- „poir." — A ces mots le Prince de Melstyn tomba aux pieds de Malvina et la fixat avec crainte en attendant son arrêt.

Mille émotions diverses opresserent le coeur de Madame S. et lui otaient la force de répondre: mais l'expression douloureuse qui se peignait sur la phisionomie de Ludomir, les exhortations de sa tante, si souvent répétées et qui en dernier lieu encore lui avaient faites une impression aussi forte; le secret attendrissement qu'elle éprouvait, l'heure, le moment, et plus que tout cela encore le tableau des dangers que Ludomir allait affronter, et que l'imagination vive de Malvina se représentait de la manière la plus terrible; la réunion de toutes ces circonstances, dis-je, frappa tellement son esprit, qu'elle leva enfin les yeux, lui tendit la main, et se hâta de dire: „Prince, à votre retour „après la guerre . . . ." Mais un cri perçant interrompit ses paroles, et une apparition extraordinaire priva tout-à coup Malvina de l'usage de

ses sens. Elle apperçut dans l'épaisseur de l'espalier qui était entièrement éclairé par la lune vis-a-vis d'elle, une seconde image de Ludomir, qui portait l'expression de l'horreur et du désespoir; ses cheveux hérissés et sa pâleur extraordinaire annonçait un être qui dès longtems n'habitait plus cette terre. Madame S. s'évanouit et le Prince de Melstyn qui tournait le dos à l'espalier ne pouvait voir l'objet de cette subite terreur. Il croyait que ce cri affreux qu'ils avaient entendu tous les deux en était la seule cause et ne fut pas moins éffrayé de voir Malvina étendue sans vie aussi éloignée de' tout secours. Il l'appuya contre le banc, et courut à la rivière pour en rapporter de l'eau dans son chapeau n'ayant aucun autre secours à lui offrir. Heureusement les gens de Madame S. inquiets de la longue absence de leur maitresse, s'étaient répandus dans le jardin pour la chercher. Ils avaient entendu cet éffroyable cri, et s'étaient réunis au bord de l'eau où ils trouverent Malvina privée de sentiment et le Prince de Melstyn, auquel ce spectacle otait toute faculté d'agir, dans le plus affreux désespoir.

On fit à la hâte un brancard sur lequel Malvina toujours évanouie fut portée jusqu'au château; et la femme du concierge ne s'éffraya pas peu, en voyant arriver chez elle tout ce cortège. Malvina ne ressemblait en rien à un être vivant; le Prince de Melstyn avait l'air d'un insensé. Le malheureux lundi, l'heure avancée et les rapports décousus que chacun fesait au sujet du cri aigu qu'on avait entendu, et qui confirmait si bien l'apparition nocturne du jardin, tous ces faits réunis auraient aisément pu troubler une personne plus courageuse que la bonne concierge; mais heureusement la pitié et la bonté du coeur l'emportait chez elle sur sa poltronnerie ordinaire. Elle fit tout son possible pour secourir Malvina, la fit poser sur son lit, l'arrosa de toutes les gouttes spiritueuses qui se trouvaient chez elle, et se lamenta vivement en reconnaissant que tous ces moyens étaient insuffisants. Le chirurgien du lieu que le Prince courut chercher arriva enfin tout éssoufflé, et parvint à force de soins à faire revenir Madame S.; mais elle retomba bientôt en faiblesse et eut des moments de délire où elle ne reconnaissait ni le Prince ni ses pro-

pres domestiques. Le chirurgien déclara qu'elle avait beaucoup de fièvre, et qu'il fallait se hâter de la transporter à Varsovie, pour la remettre entre des mains plus habiles et lui procurer plus de commodités. La voiture du Prince de Melstyn se trouvait là; on y déposa la malade et le Prince engagea le chirurgien à l'accompagner. Il monta lui même à cheval et escorta la voiture, le coeur rempli d'inquiétudes et de tourments, dont la violence ne saurait être comprise que par ceux, qui ont eu le malheur de voir l'objet de leur amour en danger de perdre la vie.

Malvina arrivée enfin chez elle, fut portée dans son lit. Le Prince alla réveiller le médecin le plus fameux; l'amena et ne la quitta que lorsque celui-ci eut assuré qu'il n'y avait aucun danger. Ludomir pensa l'étouffer en l'embrassant après cette réponse; mais le Docteur ajouta: que quoiqu'il n'y eut pas de danger dans le moment, Madame S. pouvait cependant tomber dangéreusement malade; qu'elle avait beaucoup de fièvre et souvent le délire; que cette maladie paraissait avoir une cause morale,

et demandait beaucoup de calme et de précautions. Le Prince de Melstyn aurait donné la moitié de son existance pour qu'il lui fut permis de rester auprès de Malvina, et surveiller le moindre mouvement de cet être adoré, qui seul lui fesait aimer la vie; mais le Docteur l'avertit, que dans le délire de la fièvre sa vue paraissait le plus éffrayer Malvina; et ne lui permit pas de rester auprès d'elle plus longtems; il sortit enfin, après avoir fait promettre au Docteur qu'il ne quitterait pas Madame S. d'un instant, et qu'il lui serait permis à lui même de la voir le lendemain: c'est-à dire dans quelques heures, Ludomir prévoyait avec éffroi que ce serait hélas! pour la dernière fois avant son départ, qui en effet eut lieu à la pointe du jour.

CHAPITRE XXI.

QUI N'EST PAS GAI.

Trois semaines après ce malheureux jour, Vanda infiniment inquiète de n'avoir pas reçu de lettres de sa soeur eut enfin de ses nouvelles. Le lecteur se figurera aisément quelle impression la lettre suivante dut faire sur son esprit. —

Malvina à Vanda.

Varsovie le 30. May 18 . . .

Ne vous étonnez pas chère Vanda de ne point avoir eu de mes nouvelles depuis si longtems: une longue maladie, qui durant quelques jours m'avait même ôté la faculté de sentir, et pendant laquelle j'ai vu la mort de près, pouvait être la seule cause du silence de Malvina, à l'égard de sa soeur bien aimée. Ma chère amie, j'ai été pendant trois jours entre la vie et la mort. Les soins vraiment maternels de la Princesse W. ceux des médecins, ma jeunesse et plus que tout cela les immuables décrets de

la Providence me retiennent encore sur cette terre. Je ne sais vraiment comment vous décrire la cause de ma maladie. O ma Vanda! le coeur navré de douleur, l'esprit tourmenté d'inquiétudes cruelles, je ne saurais démêler encore, si c'est une illusion trompeuse, ou un sujet de terreur réelle qui l'a occasionné. Mais hélas! depuis ce moment j'ai perdu toute ma tranquillité. Poursuivie sans cesse par de tristes préssentiments, la guerre est toujours presente à ma pensée. Je crains pour tout ce que j'aime. Ah ma chère! je crains peut-être plus encore pour ce que je ne devrais point aimer. Pardonnez moi ma soeur! je ne puis vous expliquer encore tous les secrets de mon coeur; mais bientôt réunie à vous je pourrai vous l'ouvrir tout-à-fait et peut-être retrouverai-je quelque tranquillité auprès de ma plus tendre amie: Écoutez donc ma longue narration. Vous la prendrez, j'en suis persuadée, pour un effet de la fièvre, quoique tous les détails en soient aussi vrais que l'amitié que je vous porte. (Ici Malvina décrit ce qu'on vient de lire dans les deux chapitres précédens, jusqu'à l'endroit où le Prince lui déclara son amour et son

désespoir dans le jardin de Willanow.) — Ah Vanda! il m'est impossible de vous exprimer ce qui se passait alors dans mon âme. Le plus vif attendrissement, en voyant le desespoir de Ludomir; les craintes que j'éprouvais à l'idée des dangers auxquels il allait s'exposer dans cette guerre terrible, l'amour inexprimable qu'il m'inspirait jadis, amour que je ne retrouve malheureusement plus dans mon coeur, les obligations que j'ai contractées envers lui, obligations que je trouve d'autant plus sacrées qu'elles me paraissent plus difficiles à remplir. Voila ma chère tous les sentimens qui pénétraient en foule le coeur déchiré de votre malheureuse soeur. Mais Vanda, vous qui avez appris à me connaitre dès l'enfance, qui savez que le bonheur des autres fut toujours mon premier soin; vous seule pouvez aisément imaginer que lorsqu'il s'agissait du bonheur de Ludomir je ne balançai pas à lui sacrifier le mien, tout en voyant dans ce sacrifice, la perte de toute ma tranquillité et de toutes mes ésperances. Ce dévouement, cette façon de penser et d'agir paraitra sans doute à bien des gens aussi inconvenable que digne de blâme. Je ne

la déffend, ni ne l'approuve; mais c'est ainsi que je pensais, que j'ai senti, et c'est ainsi que dans l'épanchement le plus vrai je me confie à votre coeur comme je me confierais à la divinité . . . . „Retournez heureusement, et après la guerre" . . . . . . furent les mots que j'adressai à Ludomir. Après la guerre, *vous recevrez ma main*, voulais-je ajouter; mais je ne pus achever cette phrase; un cri aigu interrompit mes paroles, et je vis une apparition surnaturelle dont la vue subite m'ôta l'usage des sens alors, et me pénètre d'horreur lorsque j'y pense encore aprésent. L'image de Ludomir m'apparut et ses traits exprimaient l'horreur et le désespoir Eclairée par un rayon de la lune elle semblait sortir des ténèbres de la nuit. En appercevant ce fantôme une horreur inexprimable se répandit dans tout mon être; je tombai sans connaissance, et j'ignore ce qui m'arriva depuis. On me transporta à Varsovie, et ce ne fut que le dixième jour que la fièvre et le délire me quitterent. Réveillée comme d'un songe pénible et éffrayant, je commencais à me reconnaitre, et à me rappeller peu-à-peu ce qui s'était passé;

mais ma chère, le souvenir de ce fantôme horrible est revenu à mon imagination avec la mémoire, et l'impression qu'il fit sur mon esprit est si profonde; qu'elle ne s'éffacera de ma pensée qu'avec la vie. Ah croyez moi Vanda! ce n'était point une illusion; ah c'était plutôt le présage du malheur de Ludomir; c'en était l'augure peut-être, ou la punition de Malvina, pour avoir voulu forcer sa bouche à proférer ce que son âme n'est pas en état de sentir; pour, avoir voulu donner sa main au Prince, tandis qu'il ne possede plus son coeur. Eh! grand Dieu! est ce donc un crime de faire à autrui le sacrifice de son propre bonheur? est-ce donc un crime de se dévouer à la reconnaissance; de se laisser vaincre par la voix de la pitié et du devoir? s'il en est ainsi mon Dieu! punis-moi, mais que toute ta colère s'appesantisse sur moi seule.

Mais Dieu de bonté épargne tout ce que j'aime et tout ce que j'ai jadis aimé. Le lendemain du jour, où je tombai malade le Prince de Melstyn quitta la ville à la tête de son Régiment, ainsi que toute l'armée. Nous

avons

avons déja eu plusieurs fois de leurs nouvelles; ils sont peu éloignés de la frontière. Nos avants-postes se sont déja battus et on s'attend bientôt à un combat général. Cette bataille doit décider du sort du pays, de la gloire de nos concitoyens; mais hélas! elle décidera peut être aussi de la vie de tout ce qui nous est cher! Vanda! vous êtes Polonaise, vous avez donc aussi un coeur digne d'apprécier la gloire. Mais ce coeur frémira sans doute, tout comme le mien, au souvenir de ce que cette gloire nous coute quelquefois. Tout le monde a quitté Varsovie, tout y est triste et désert, mon coeur aussi est triste, et triste, audessus de toute expression! Je suis encore très affaiblie! le moindre bruit me fait frémir; je m'éffraye à chaque nouvelle qu'on vient m'apprendre. Les médecins croyent qu'un changement d'air me serait salutaire, et les voeux de mon coeur s'accordent avec leur opinion. Je ne désire rien tant que d'acquérir assez de force pour pouvoir retourner auprès de vous ma soeur bien aimée et revoir mon cher Krzewin; peut-être est-ce auprès de vous, et par vous que je

recouvrerai cette tranquillité, qui depuis si long-tems est bannie du coeur de Malvina.

P. S. Je n'ai découvert qu'à vous seule la cause de ma frayeur à Willanow, et les éffets qu'elle a produit sur mon esprit. Tout le monde croit que c'est ce cri éffrayant qui m'a si fort troublée; et je vous prie et vous conjure, mon amie, de ne jamais le révéler; car je ne pourrais supporter de voir attribuer aux vapeurs d'une imagination en délire, ce qui est malheureusement une réalité trop certaine.

CHAPITRE XXII.

DÉPART DE VARSOVIE.

Peu de tems après avoir envoyé cette lettre, Malvina ayant repris assez de forces pour supporter les fatigues du voyage, résolut de quitter Varsovie. Rien ne pouvait plus la retenir en ville, elle ne trouvait que vide et tristesse partout, où elle portait ses pas; tandis que son coeur était rempli de peines et de chagrins. Personne n'était en état de la consoler; car chacun en particulier tremblait pour un fils, un frère; un ami ou pour tel autre objet de ses affections, et se trouvait pénétré de craintes et d'inquiétudes aussi bien qu'elle. Ah! qui mieux que moi pourrait décrire le triste et rigoureux sort qu'ont si souvent éprouvés mes malheureux compatriotes; et les femmes de mon pays plus malheureuses encore.

Les guerres chez nous ne sont pas telles que dans les pays où la volonté d'un seul mo-

narque envoye des troupes soudoyées, dans une contrée lointaine pour conquérir une petite partie de quelque pays éloigné. Une guerre pareille se fait sur des frontières écartées, tandis qu'au milieu des provinces, dans les campagnes, les châteaux, les villes et la capitale, on sait à peine qu'une partie de l'armée combat pendant quelque tems pour une cause qui n'interesse que celui dont elle éxécute les ordres. Il n'en est pas ainsi parmi nous. L'armée composée de nos frères, de nos pères, de nos amants, de nos amis, combat sous nos yeux, auprès de nous, pour ses foyers et ses propriétés. Nos soldats se battent pour leurs femmes, leurs enfans, leurs lois, leur idiôme et leur éxistance; une bataille perdue peut nous enlever ce que l'homme a de plus cher au monde, et éteindre jusqu'à cette infatiguable espérance qui seule nous est restée en partage. Nous ne fesons jamais la guerre pour nous agrandir au dépens de nos voisins; nous ne portons pas le fer et la flâmme au milieu d'une nation étrangère, parcequ'elle désire répandre dans son sein les progrès des lumières et de la civilisation. Nos guerres ont toujours la justice

et le bon droit pour principe, l'amour de la patrie et de la gloire pour devise. Mais hélas! la famine, le dénuement de tous secours, l'indigence et tous les maux enfin pour accompagnement ordinaire. Chaque individu en est touché et personne ne saurait y rester indifférent. Combien en pourrais-je compter moi même? Combien de fois ai-je vu les superbes demeures du seigneur puissant et du citoyen aisé, abimées par la cruauté des hordes ennemies, les arbres plantés par leurs ancêtres coupés sur pied, les contrées qu'ils commençaient à embellir et à fertiliser pillées et dévastées, les institutions établies pour le bien de l'humanité ou pour l'ornement du pays, tout aussi peu respectées. Si les riches et les premiers de l'état éprouvaient un pareil sort que peut on dire de la classe des pauvres et des indigents?

Mais cette digression n'est déja que trop longue; j'ai épanché mon coeur avec trop de sincérité peut-être, mais je ne saurais m'empêcher d'ajouter encore, que si dans tous ces troubles, toutes ces guerres malheureuses, chaque état, chaque sexe, chaque âge éprouve ce

qu'on peut ressentir de plus douloureux, car il craint et souffre pour tout ce qu'il aime en donnant tout ce qu'il possède, sans oser prévenir les chances de salut pour l'avenir que la rage et l'inimitié de nos voisins nous a même ôté plus d'une fois; le plus petit rayon d'espoir, qui nous promet d'améliorer le sort de la patrie, fait encore sacrifier à chaque état, à chaque sexe, à chaque âge, enfans, fortunes, santé et tout enfin, avec le même zèle, le même dévouement et la même pérsévérance. —

Après un voyage de quelques jours Malvina revint enfin à Krzewin. La joie vive et sincère que son retour y répandit, lui fit une impression bien douce et bien agréable. Ces entretiens mille fois répétés où elle détaillait à sa soeur avec vérité et confiance, ses craintes, ses inquiétudes, sa douleur, ses rêveries, et ses fautes mêmes, devinrent une bien douce consolation pour son coeur. Elle sentait qu'elle se confiait á l'amitié discrette, sensible et indulgente; et jamais un reproche, sevère ou une réponse distraite et indifférente ne réfroidit ses expressions animées par le sentiment,

ou ne fit évanouir sur ses lèvres les accents de la douleur.

La preuve de l'amitié la plus flatteuse et son attribut le plus précieux est sans contredit le don d'inspirer la confiance et de pouvoir lire au fond des coeurs; mais il n'est pas donné à tout le monde indistinctement. On peut être compatissant et même discret sans avoir, ce je ne sais quoi, qui engage à la confiance; il serait difficile de déffinir ce qui forme ce don heureux; mille nuances imperceptibles le composent; les coeurs seuls peuvent les sentir et la réflexion n'est point en état de l'expliquer; quoiqu'il en soit de cette qualité précieuse, il est sûr que Vanda l'avait en partage à un dégré imminent. Elle comprenait ou du moins savait parfaitement prendre part aux sentiments contradictoires que sa soeur éprouvait. Elle adoucissait ses peines, par ses soins, ses attentions, cette compatissante affection, et tous ces moyens enfin dont l'amitié sincère trouve une source inaltérable au fond d'un coeur aimant. La tendre jeunesse de Vanda n'y mettait point d'obstacles; car la bonté est l'attri-

but de tous les âges et son innocente gaieté servait au contraire à distraire Malvina quelquefois. —

Mais de toutes les confidences que sa soeur lui avait faites, la timide Vanda en trouvait une qu'il lui était pénible de rappeler; c'était l'apparition du fantôme des jardins de Willanow. Malvina s'appercevant de l'impression que cette circonstance produisait sur la jeune imagination de sa soeur ne lui en parlait plus; mais par les soins même qu'elle mettait à l'éviter, cet évènement surnaturel se gravait plus profondément encore dans sa mémoire et y entretenait les plus tristes préssentiments. Si Madame S. avait pu se délivrer de ce sujet d'inquiétude, elle aurait sans doute retrouvée à Krzewin une partie de sa tranquillité; car la bonne, la sensible Malvina ne pouvait que se trouver heureuse de l'attachement vrai et sincère dont les soins touchans de sa soeur et de sa tante étaient une preuve si constante; elles ne s'occupaient toutes les deux qu'à chercher les moyens de lui rendre la santé et de l'amener à sa gaieté naturelle par

les attentions les plus aimables. Elles fesaient ensemble la tournée des villages qui dépendaient de Krzewin, elles entraient dans les chaumières, où Malvina questionnait chacun sur son bien être et sa situation; secourait les malheureux, et écoutait les plaintes de quelque genre qu'elles fussent; mais elle prenait le plus de part à celles des meres, des soeurs et des amantes, dont les fils, les frères et les futurs époux étaient à l'armée. Ne pouvant avec de l'argent alléger ces sortes de maux, elle leur donnait de l'ésperance et adoucissait leurs peines quelquefois, en écoutant avec interêt le détail des services ou des qualités de ceux qui étaient l'objet de leurs regrets; l'argent ne peut pas toujours calmer les peines et les douleurs, et souvent la compatissante bonté du bienfaiteur a essuyé plus de larmes, que les dons qu'il veut bien prodiguer à l'infortune.

Ces occupations bienfesantes qui remplissaient plusieurs heures des journées de Madame S. parvenaient à la consoler, à la calmer quelquefois. Pendant les matinées tranquilles ou les soirées qui suivaient les belles journées

d'été, Malvina aimait à errer seule dans les vallées fertiles de sa demeure chérie. Ses pas se portaient alors involontairement sur les collines boisées; ou au bord des ruisseaux qu'elle avait souvent visitée accompagnée de Ludomir, il n'y avait aucun sentier, aucun passage qu'ils n'eussent parcourus ensemble; chaque arbre, chaque buisson retraçait son souvenir. Ce fut sur ce bouleau pliant que les premiers jours de leur connaissance il suspendit une couronne de fleurs des champs, n'osant pas encore l'offrir à Malvina. C'était sur cette large pierre penchée au bord du ruisseau qu'ils s'asseyaient ensemble. Le banc couvert de mousse qu'il avait posé lui même était encore là. Les vers qu'il avait gravés sur le rocher n'étaient pas encore éffacés. Combien la vue de tous ces objets rappellait-elle de tristes et doux souvenirs, au coeur sensible de Madame S. Elle regrettait ces momens si rapidement écoulés, et les regrettait d'autant plus vivement, que connaissant l'état de son coeur, elle n'avait nul espoir de les voir renaître; elle s'attendrissait au souvenir de Ludomir comme à celui d'un objet adoré qu'un évènement ex-

traordinaire lui aurait à jamais ravi; Eh ne l'avait-elle pas perdu en éffet, ayant perdu l'amour que son coeur lui avait voué. C'est ce sentiment qui était l'objet des regrets de Malvina; c'était ce qui lui peinait le plus à Krzewin surtout, où la plus petite circonstance, le moindre détail retraçait à sa mémoire ce changement indéffinissable. Sa douleur et ses attendrissants souvenirs étaient cependant loin de lui être pénibles; elle aimait au contraire à s'oublier dans le passé, à s'entourer de tout ce qui pouvait rappeller Ludomir lorsqu'il était l'objet de son plus tendre amour; elle éloignait au contraire autant qu'il lui était possible toutes les idées du présent; car celle-ci augmentaient infiniment ses peines et ses chagrins. Aussitôt qu'elle se retraçait l'image du Prince de Melstyn, le tableau de la guerre, les pressentiments les plus sinistres, les fantômes les plus éffrayans, et une certaine idée de contrainte qu'elle ne savait comment déffinir, s'offraient soudain à son esprit abattu et remplissaient son âme entière de la terreur la plus allarmante.

Cependant les journées s'écoulaient insen-

siblement et le tems que les momens heureux du plaisir ni les heures amères de la douleur ne sauraient arrêter poursuivait lentement son cours accoutumé. Rien ne troublait la tranquille uniformité de la vie des habitans de Krzewin, lorsqu'un jour Malvina reçut une lettre de Varsovie. Elle était du Prince Zdzislas, qui toujours dans l'inquiétude au sujet de son petit fils, désirait avec ardeur pouvoir recevoir plus souvent de ses nouvelles; et comme Krzewin était situé plus près de la frontière que Varsovie, il demandait à Malvina de vouloir bien permettre qu'il vint demeurer chez elle, jusqu'à la fin de la guerre, en ajoutant d'une manière fort aimable, que son séjour à Krzewin pourrait seul lui adoucir la peine que lui causait l'éloignement du Prince de Melstyn. Madame S. répondit qu'elle se trouvait heureuse de pouvoir le recevoir. Et peu après, le Prince Zdzislas vint augmenter le nombre des habitans de Krzewin, qui s'empressèrent à l'envie, d'en rendre le séjour agréable à leur nouvel hôte. Il renouvella connaissance avec la tante de Malvina qu'il avait rencontré autrefois dans le monde. Mais ce fut alors seulement

qu'il vit pour la première fois la jeune et jolie Vanda. Sa douce gaieté et son innocente folie le subjuguerent entièrement, et malgrè ses preventions pour l'angélique Malvina (comme il l'appellait toujours) il la jugea pourtant digne d'être la soeur de cet ange.

Les jours de courriers amenaient à Krzewin les momens les plus intéressans; l'éspérance ou les craintes s'y trouvaient augmentées à raison des bonnes ou des mauvaises nouvelles qu'anonçaient les journeaux ou les lettres particulières. On entendait le cor du postillon jusque dans le salon de Malvina et souvent son inquiète curiosité la conduisait elle-même à la poste pour recevoir son paquet quelques minutes plus tôt; ou pour voir si quelque courrier de l'armée ou quelque Voyageur venant de la frontière ne s'y était point arrèté, et s'il en était ainsi? que de questions alors, que de demandes qui se succédaient rapidement. Où se trouve l'armée? vivent-ils tous, et se portent-ils bien? jusqu'où se sont ils avancés? l'ennemi est repoussé sans doute? ne s'est-on pas battu depuis le dernier combat? Mais pourquoi répé-

terais-je ces questions à mes lecteurs? s'ils sont Polonais ils concevront aisément avec quel intérêt des femmes sensibles, et des Polonoises zélées, questionnaient tout ceux qui pouvaient leur donner des lumières sur le sort de cette armée, objet de toute notre sollicitude, et sur laquelle reposaient alors toutes nos espérances.

Un soir la société de Krzewin était réunie dans le salon Malvina placée à la fenêtre comme l'année dernière au commencement de cette histoire, travaillait au métier. Zdzislas et la tante fesaient une partie d'échécs, et Vanda debout devant une glace essayait une guirlande de fleurs fraiches, qu' Alise et elle venaient de former et dont une corbeille remplie se trouvait à coté d'elles.

Malvina avait quitté son ouvrage, ses soies reposaient autour d'elle, et la tête appuyée sur son bras, ses yeux noirs fixaient le riche paysage dont la vue se développait à ses pieds. Le cor du postillon se fit entendre tout à coup, et le bruit qui s'en étendait au loin dans le calme de la soirée éveilla l'attention de toute

la société. La tante, Vanda, Zdzislas, Alise accoururent à la fenêtre auprès de laquelle était Malvina; et ayant apperçu une voiture qui formait un nuage de poussière, sur la grande route; on décida unanimément d'aller à la poste pour apprendre quel était ce voyageur et s'il n'apportait pas quelques nouvelles du camp. Les châles et les chapeaux furent bientôt trouvés, et en approchant du but de la promenade, ils virent, la voiture qui avait éxcité leur curiosité, dételée devant l'auberge. L'empressement de Vanda se trouva bien refroidi à l'aspect d'un équipage peu élégant et chargé d'un vieux porte manteau, assez mesquin; On entra cependant. Une femme en grand deuil assez agée, et qui, à son habillement paraissait être une bourgeoise aisée, s'offrit à leurs regards.

Le vieux Prince de Melstyn questiona le maitre de poste sur son compte, et n'en reçut aucune réponse satisfesante; mais comme par hazard il nommait le Prince, l'inconnue se leva à l'instant et s'addressant à Zdzislas „Ah Mon„seigneur, dit-elle, vous ne me reconnaissez pas „sans doute; mais aussi pouvais je m'attendre

„à rencontrer vôtre Altesse ici. C'est moi qui „suis la meunière de Zienkow. Vous avez abon- „damment pourvu à notre éxistance du vivant „de mon mari, et la pension que vous nous „avez assignée nous parvenait régulièrement; „mais Dieu a bien voulu disposer de lui, et moi „même étant restée veuve et sans appui, je „comptais me rendre à Varsovie pour deman- „der à vos pieds, Monseigneur, la continuation „de vos bienfaits. " —

A cette voix le Prince Zdzislas reconnut à l'instant cette meunière, chez laquelle sa fille infortunée avait demeuré, à la fin de ses jours. Il ne l'avait pas vue depuis dix huit ans où il fit lui même le voyage de Zienkow pour retirer de ses mains son petit fils Ludomir agé alors de près de trois ans, et qui comme nous l'avons vû plus haut, avait été confié aux soins de cette bonne femme par sa mère expirante. Zdzislas attendri par ces tristes souvenirs reçut avec bonté la vieille meunière; il lui accorda sa demande sans nulle difficulté. Malvina la vit avec plaisir, et comme son voyage se trouvait terminé à Krzewin, puisqu'elle y avait rencontré,

le

le Prince Zdzislas, Madame S. lui offrit un asyle chez elle, pendant les troubles de la guerre, asyle que la bonne femme accepta avec reconnaissance; et après avoir rassemblé ses paquets, elle accompagna la société au château, où grâce aux soins d'Anna, elle se trouva bientôt toute établie.

Quoique la jeune Malvina aima à exercer l'antique hospitalité de ses ancêtres, j'avoue cependant qu'elle avait un intérêt particulier à donner asyle à la meunière. Elle éspérait que cette femme, pourrait l'éclairer dans ses conjectures sur l'existence de Taïda; et lui donner des lumières sur les mistères dont elle croyait tous ces événemens enveloppés, sans s'avouer à elle même jusqu'où elle manquait par là à la promesse qu'elle avait faite à Ludomir de ne point chercher à déchirer le voile dont la pluspart de ses actions étaient couvertes. Mon héroïne n'agissait pas tout à-fait bien dans cette circonstance; mais elle croyait pouvoir se permettre de satisfaire sa curiosité à l'égard de Taïda, et elle se la pardonnait; car, à qui n'est-il jamais arrivé de manquer de franchise

envers soi même? Pardonnons donc à Malvina, et pardonnons lui d'autant plus qu'elle n'y gagna rien, et que malgré toutes ses perquisitions elle ne put apprendre de la meunière que ce que la Princesse W. lui avait déja appris. Outre la confirmation de la mort de Taïda et les détails de l'enfance de Ludomir jusqu'au moment, où le Prince Zdzislas l'emena avec lui.

CHAPITRE XXIII.

BATAILLE DE MOHILOW.

Le tems le plus calme et le plus tranquile précède ordinairement l'orage qu'amenent les vents déchainés, et la foudre éclate peu d'heures après souvent là, où on voit un ciel serein, des arbres que nul zéphir ne balance et sous l'ombrage des quels les oiseaux gasouillent gaiement. Telle est aussi la destinée de l'homme; il chante, il rit sans se douter des larmes qu'on lui verra répandre dans quelques momens; un court instant sépare la joie de la douleur, et n'est ce point á juste titre que l'on compte parmi les bienfaits de la Providence, celui d'ignorer l'avenir. Car qui pourrait alors jouir sur cette terre d'un moment de félicité! Les habitans de Krzewin qui dans les circonstances présentes ne pouvaient gouter un bonheur parfait éprouvaient au moins une douce tranquillité en recevant des nouvelles rassurantes du camp. L'ennemi s'était retiré; l'armée fesait des prodiges de valeur; Ludomir s'était couvert de gloire à la tête de son Régiment et n'avait

point encore été blessé; Zdzislas rajeunissait au récit des glorieux exploits de son petit fils chèri. Malvina le coeur rempli pour lui, sinon d'amour du moins de l'amitié la plus tendre, fesait au ciel les voeux les plus sincères pour son bonheur, son éxistence et sa gloire. Le reste de la société pénétrée des mêmes sentiments savourait à longs traits l'ennivrante espérance d'une paix prochaine fondée sur de nouveaux succès. Toujours réunis pour s'entretenir de ce qui excitait un interêt aussi universel, ils s'occupaient un jour du retour de tout ce qui leur était cher, lòrsque le bruit d'une voiture qui s'arrêta à la porte et dont il sortit un militaire couvert de sueur et de poussière les interrompit. Malgré l'état de désordre où il se trouvait, on reconnut en lui un officier du Régiment du Prince de Melstyn, il remit une lettre à Zdzislas qui l'ouvrit d'une main tremblante, on fut si effrayé de cette apparition inatendue qu'on n'osa questionner l'officier et tous les yeux se tournerent vers le Prince Zdzislas. Malvina le fixait attentivement pendant qu'il lisait et vit bientôt la douleur et l'éffroi peintes sur sa phisionomie, elle s'approcha, „Pardon-

„nez Malvina l'inquiétude que j'ai causé à votre „coeur sensible ne pouvant dissimuler le sai-„sissement dont je me suis senti pénétré à la „nouvelle des dangers que mon petit fils vient „d'affronter et de l'état dans lequel il se trouve „encore" Madame S. saisit la lettre à ces mots. Elle était du Major B. homme estimable, attaché depuis longtems à la famille de Melstyn, elle était écrite à la hâte et on y voyait un extrême désordre; Malvina put à peine déchiffrer ce qui suit.

Lettre du Major B. au Prince Zdzislas de Melstyn écrite du Camp.

„Je vous écris par ordre du Prince Colonel, „Monseigneur pour vous rassurer sur son exi-„stence, et afin de prévenir des nouvelles in-„discretes qui auraient pu remplir votre coeur „paternel de la plus vive douleur. Dans le „dernier combat au moment où l'incertitude du „succès nous fesait encore douter de la victoire; „le Prince colonel emporté par sa bouillante „valeur, s'était avancé suivi de quelques lanciers; „Il poursuivait un détachement ennemi qui après „avoir éloigné le Prince du reste de l'armée, se

„retourna soudain et l'entoura; celui ci malgré
„tout son courage aurait infailliblement suc-
„combé sous le nombre, si un de ses Soldats
„n'eut été chercher des secours de toute la vitesse
„de son cheval. A ses cris que les cosaques
„avaient entourés le colonel, dix lanciers sans
„attendre nos ordres se précipitèrent à l'instant
„au lieu du combat. Le reste du Régiment était
„occupé d'un autre côté ignorant même le dan-
„ger dans lequel se trouvait le Prince; ces lan-
„ciers arriverent à tems et un Soldat d'un autre
„Régiment qui se trouvait là par hazard, se
„joignit à eux au récit du danger que courait
„leur colonel. Je puis attribuer cette circon-
„stance à une grâce particulière de la Provi-
„dence, car c'est à ce brave et valeureux sol-
„dats que le Prince doit la vie. Ce fut lui qui
„malgré l'obscurité qui ne permettait plus de
„distinguer le chemin et une blessure qu'il avait
„déja à la tête, guida les lanciers jusqu'au lieu
„du combat. Il les encouragea par son zèle et
„sa valeur, et tombant au milieu des cosaques,
„il s'ouvrit avec son sabre un passage jusqu'au
„Prince, le couvrit de son corps, et lui donna
„le tems de quitter le lieu de cette scène san-

„glante. La nuit fut aussi propice à nos voeux, „car on ne pouvait distinguer le Prince qu'à „la croix qui brillait sur sa poitrine. Il perdait „considérablement de sang; et après avoir fait „quelques pas, il tomba sous un arbre et s'éva-„nouit, pendant ce tems là ce soldat inconnu „fesait des prodiges de valeur, aidé de nos lan-„ciers il parvint à mettre les cosaques en fuite. „Mais hélas! il tomba lui même percé de coups „victime de son héroïque dévouement. Quel-„ques uns de nos lanciers avaient péris et ceux „qui restaient ne voyant plus l'ennemi et crai-„gnant qu'il ne revint en plus grand nombre. son-„gerent à se retirer persuadés que le Prince était „rentré au camp. Ils ne furent pas peu étonnés „lorsque la lune qui perçait à travers les nuages „leur fit découvrir le Prince sans nul signe d'exi-„stance. Ils le crurent mort; mais ayant trouvé „ensuite qu'il n'était qu'évanoui, ils banderent „ses plaies et le porterent dans une chaumière „voisine; où après l'avoir remis aux soins d'une „vieille paysanne, ils coururent chercher des „secours. Pendant que tout cela se passait, „Dieu voulut bien couronner nos efforts et „l'ennemi fut entièrement mis en déroute. Au

„moment où j'allais rejoindre le Prince que je „n'avais pas vu pendant le combat je rencon- „trai les lanciers qui venaient demander des „secours pour lui, je me rendis à l'instant au „lieu oú on l'avait conduit et je fus présent „au moment où le chirurgien examina ses bles- „sures; il déclara qu'il n'y en avait aucune de „mortelle, et que la grande perte de sang „était la seule cause de ses faiblesses fréquentes. „Le jour avait paru quand le Prince recouvrit „un peu de tranquilité, sa première pensée fut „de demander qui était son déffenseur inconnu; „il ne voulut pas écouter les lanciers qui assu- „rerent qu'il avait succombé, et envoya de tous „cotés pour le chercher afin de le voir abso- „lument. Aucun des messagers n'est encore „de retour, et le Prince n'étant pas en état „d'écrire lui même, m'a chargé Monseigneur „de vous faire ce rapport. J'en profite pour „vous assurer en même tems du respect avec „lequel j'ai l'honneur d'être

B. Major du 16eme Régiment

16. juillet 18 . .

au camp près de Mohilow.

Nous sommes trop familiarisés avec la façon de penser et les sentiments de ceux qui entendirent la lecture de la lettre du Major B. pour ne point nous figurer aisément quelle impression elle fit sur leur esprit. J'ajouterai seulement que Zdzislas avant d'y répondre s'adressa à Malvina avec timidité pour lui demander une faveur insigne. Madame S. devina par un préssentiment secret que le Prince désirait voir son petit fils auprès de lui, afin que rapproché des médecins et des secours, il put espérer de recouvrer plus aisément la santé. C'était en effet là l'idée de Zdzislas qui avait encore un motif de plus en rapprochant Ludomir de Malvina. Il espérait par là, hâter l'union de deux êtres qui lui étaient si chers. Croirons nous que Zdzislas fesait bien en engageant Malvina dans une démarche qui pouvait l'exposer à des propos hazardés? je n'en sais rien en vérité . . . . et Malvina agissait-elle avec prudence en cédant aux prières du vieux Prince, et en recevant chez elle celui dont l'amour n'était un secret pour personne? je l'ignore encore . . . . mais ce que je puis assurer avec vérité, c'est que Malvina

n'était guidée dans cette circonstance que par la bonté de son coeur et la pitié que lui inspirait l'état du jeune Prince de Melstyn. Si elle avait vraiment désiré son arrivée c'est alors qu'elle eut trouvé mille difficultés pour ne point le recevoir; mais c'est précisément parcequ'elle récélait dans le fond de son coeur un voeu tout à fait contraire, qu'elle consentit avec empressement à la prière du Prince Zdzislas sans s'expliquer clairement pourquoi elle le fesait, elle croyait par ce consentement remplir un devoir sacré, ce sentiment chimérique et extraordinaire ne saurait être compris laissons au tems à nous en dévelloper la cause. —

CHAPITRE XXIV.

DANS LEQUEL ON TROUVE DES CHANGEMENTS INATENDUS.

Le Prince de Melstyn se mit en route aussitôt après avoir obtenu la permission de se rendre à Krzewin ne désirant rien avec plus d'ardeur que de se retrouver auprès de Malvina. Sa santé ne lui permit de voyager que très lentement, et on reçut encore une lettre de lui, écrite en route, elle contenait à peu près les mêmes détails que celle du Major B. Je n'en copierai que ce qui concerne son jeune libérateur, et ne se trouvait pas dans la lettre du Major.

Extrait de la lettre du Prince de Melstyn à son ayeul.

Le gain de la bataille, le bonheur d'avoir échappé au trépas, l'espoir même de revoir sous peu tout ce que j'aime au monde, rien enfin ne saurait affaiblir l'inquiétude que me cause la destinée de celui à qui je dois la vie;

toutes les perquisitions et les recherches qu'on a faites sont demeurées sans éffet; son corps même n'a pas été retrouvé à l'endroit où les lanciers assurent l'avoir vu tomber percé de traits mortels. J'ai démêlé d'après leur récit, quoique l'obscurité ne leur permit pas de le voir distinctement, j'ai démêlé dis-je, que ce jeune soldat était du 5. Régiment. N'ayant pas l'avantage d'en connaître le colonel, je lui écrivis cependant dabord, pour prendre des informations à ce sujet et le conjurer de vouloir bien me donner quelques lumières la dessus; j'en reçus une réponse très polie, mais nullement satisfesante. Il se bornait à me dire: qu'il manquait en éffet un soldat dans le second escadron de son Régiment après le combat de Mohilow et qu'on ignorait ce que ce soldat était devenu. Cet homme s'était engagé au Régiment, le jour même où toute la division quittait Varsovie pour entrer en campagne; il remplissait tous ses devoirs avec la plus scrupuleuse éxactitude, et étonnait par son courage extraordinaire. Car non seulement il ne craignait pas la mort mais il méprisait la vie, et cherchait les dangers comme d'autres cherchent

le repos et la tranquillité. Humain autant que brave, il évitait de communiquer avec ses camarades et aussitôt que son service était fini, il s'écartait pour s'abandonner à une tristesse profonde, dont l'expression était gravée dans tous ses traits, (c'est tout ce que je puis vous en dire) ajoutait le colonel, je ne sais si c'est le même soldat qui vous intéresse si fort, mais je désirerais bien vivement que ce fut lui et que nous puissions le retrouver tous deux, car c'est un homme rempli de courrage et doué de qualités peu communes.

Le reste de la lettre du Prince de Melstyn ne contenait que les expressions du bonheur dont son coeur était plein en songeant que bientôt il se trouverait à Krzewin; il était en effet si fort occupé du terme de son voyage, et le désirait avec tant d'ardeur qu'il en recula lui même l'époque en retardant sa guérison par ses inquiétudes et l'impatience qu'il éprouvait sans cesse. Ce n'était plus la première fois que les passions vives du Prince de Melstyn devenaient une source de peines pour lui, mais leur peu de durée toutes violentes qu'elles étaient allégeaient une partie de ses tourments.

Zdzislas partageait bien sincérement la joie et l'impatience de son petit fils, tandis que Madame S. tranquille sur l'existance du Prince de Melstyn et persuadée que le tems et un régime convenable lui ferait bientôt recouvrir la santé, regrettait vivement la promptitude avec laquelle elle avait donné son consentement à le recevoir chez elle. Elle prévoyait la position désagréable dans laquelle sa condescendance à cet égard l'engagerait infailliblement; elle craignait sur tout de perdre l'heureuse tranquillité qu'elle venait de recouvrer depuis quelque tems et qui par l'arrivée du Prince de Melstyn allait lui être ravie sans retour peut-être. Le bon coeur de Malvina était en même tems pénétré de la reconnaissance la plus vive pour cet homme intrépide auquel le Prince devait la vie; et le sort de cet être infortuné autant qu'extraordinaire l'interessait audela de toute expression.

En dépit de la diversité d'opinion et de sentimens des habitans de Krzewin, le moment arriva enfin où le Prince de Melstyn vint en grossir le nombre, et Zdzislas eut la consolation

de revoir et d'embrasser son petit fils après de longues journées d'inquiétude et d'attente. Il faut avoir été séparé de ce qu'on aime pendant longtems, il faut avoir tremblé pour la vie de l'objet chéri, pour pouvoir se faire un idée du bonheur inexprimable de le revoir. La joie pure et sincère porte sans doute en elle une sorte de contagion. Malvina en fit l'expérience, elle s'étonna de ne point éprouver ce trouble mêlé de peine qu'elle croyait ressentir à l'arrivée de Ludomir, bien au contraire il lui sembla revoir un frère chéri et son coeur fut rempli d'un sentiment de tendresse qui remplaça chez elle toute autre impression, les premiers jours de son arrivée sur tout. Le Prince de Melstyn ne savait pas s'attrister longtems, lorsqu'il trouvait tant de raisons pour se livrer à toute sa gaieté il ne respirait que la joie, et oubliait même un peu déja l'inquiétude que lui donnait le sort de son libérateur. Ayant apporté la nouvelle d'une paix prochaine qu'une suspension d'armes avait précédée il communiqua sa gaieté à toute la société, l'aimable enjouement de Vanda que la tristesse générale avait à peine pu assoupir fut augmentée par le

bonheur commun; la sympathie de leurs humeurs et la même manière d'envisager l'éxistance, rapprocha bientôt Ludomir de Vanda; celle ci tout en respectant l'intention de sa soeur qui lui avait recommandé de ne point parler au Prince de son séjour à Krzewin l'année dernière, ne pouvait s'empêcher de préférer le gai, le folâtre Ludomir de cette année, à celui auquel elle reprochait dans la lettre qu'elle écrivait à sa tante (l'année passée) de ne point rire assez.

Il commença cependant à rire un peu moins et dans les premiers jours qu'il passa à Krzewin, il cherchait toujours Vanda, (ou du moins croyait la chercher) uniquement pour l'entretenir de Malvina et épancher toutes les peines de son coeur dans le sein de cette jolie confidente. Mais peu après étant tous les jours moins affligé, il l'occupait tous les jours moins de ses chagrins et paraissait au contraire tous les jours plus attentif auprès d'elle. Vanda sans crainte comme sans expérience, ne croyant voir en Ludomir qu'un frère, lui témoignait une confiance ingénue sans se douter nullement que

l'amour

l'amour dirigeait déja son coeur sous le voile d'une amitié innocente et fraternelle.

Malvina un peu plus éclairée la dessus savait peut-être mieux qu'eux même ce qui se passait au fond de leurs coeurs. Elle n'en témoigna cependant rien à sa soeur et abandonna à la destinée le soin d'arranger leur avenir commun; et en éffet il est bien plus heureux quelquefois d'en laisser la direction au hazard que de vouloir absolument le maitriser. Dailleurs tant que le Prince de Melstyn ne demandait pas de l'amour à Malvina, elle était prête à lui vouer tous les autres sentiments; reconnaissance, prévenance, amitié, elle retrouvait tout cela pour lui . . . . . Zdzislas et la tante prenaient cela pour de l'amour et charmés de l'union qui regnait entre les jeunes gens, ils croyaient que tout s'arrangerait au gré de leurs voeux; en éffet tout s'arrangeait (pas absolument selon leurs désirs) mais, au moins sans beaucoup de difficultés. La légereté du Prince de Melstyn lui fut d'un grand

secours dans cette circonstance car ni Vanda ni lui ne savaient approfondir leurs sentiments; ils étaient heureux l'un et l'autre, et Malvina qui se trouvait délivrée de toute obligation envers le Prince de Melstyn respirait enfin librement. Elle était loin d'être heureuse sans doute, mais une douce mélancolie, un attendrissement que tout fesait naître, remplaçait le bonheur dans son âme sensible, et devint pour ainsi dire sa manière d'être accoutumée. Ces émotions n'avaient rien de pénible pour elle; elles lui inspiraient au contraire une voluptueuse tristesse. Le souvenir de quelques courts instans de bonheur, celui de plus d'une journée passée dans les larmes, des inquiétudes sans sujets et des pressentiments vagues, lui formerent une espoire de félicité qui s'accordait avec son imagination romanesque et éxhaltée. Le séjour du Prince de Melstyn dans le château de Madame S. se prolongeait insensiblement, et cependant par un hazard peu commun aucun des habitans de cette terre, ne reconnut en lui l'être mélancolique et malheureux auquel Malvina avait donné l'hospitalité l'été précédent. Mais mal-

gré l'analogie de leurs traits il était en effet assez difficile, de retrouver le simple et calme Ludomir sous le brillant uniforme, l'air sémillant, enjoué et l'entourage pompeux du superbe prince colonel qui arriva à Krzewin avec une suite nombreuse, des coursiers fougueux, un équipage élégant; Toujours occupé des Dames ou de quelques parties de plaisir il ne pouvait avoir aucune relation avec les vassaux de Malvina, et la reconnaissance de l'ayeul d'Alise ou le bavardage du vieux Martin auraient pu seuls le faire découvrir; mais la première était toujours retenue dans la ferme par ses infirmitées et l'autre avait suivi l'intendant de Malvina dans une terre éloignée. Tout concourut ainsi à prolonger le mystère qui occupait encore quelquefois bien vivement l'esprit et le coeur de notre héroïne.

Deux autres individus se trouvaient heureux à Krzewin par des motifs tout à fait différens, c'était la meunière de Zienkow et le bohémien Dzęnga. Ce dernier ayant appris que le Prince de Melstyn allait à la guerre aban-

donna sa famille et ses enfans pour lui témoigner sa reconnaissance en le suivant, il ne le quitta pas pendant toute la campagne; le soigna lorsqu'il fut blessé et vint enfin à Krzewin à la suite du Prince, où Malvina qui le connaissait depuis la quête le vit avec plaisir.

CHAPITRE XXV.

LE RELIGIEUX.

Telle était la disposition d'esprit des habitans de Krzewin, lorsque le 12. Août, près de six semaines après l'arrivée du Prince de Melstyn, la société se trouva réunie au déjeuner. Le sourire du bonheur qui embellissait ordinairement la phisionomie aimable et gaie de la jeune Vanda paraissait ce jour là bien plus animée encore; Malvina en la voyant empressée à flatter les gouts favoris de sa tante, devina dabord que quelque projet agréable occupait ses riantes idées; se doutant de quoi il s'agissait, elle lui facilita les moyens d'entrer en matière.

„Ne vous souvient il pas ma chère, lui dit „elle, quel est le jour de la fête de notre voisine „Madame la Castellane; jour, où elle a coutume „de donner un bal tous les ans.“ Aujourd'hui même, répondit Vanda, vivement touchée d'une

question faite aussi à propos. „Ma Tante, con„tinua l'aimable enfant, ne voudra pas sans „doute faire une impolitesse à Madame la Castel„lane en négligeant d'aller à son bal n'est ce „pas? mais il me sera permis de vous accom„pagner; Malvina, le Prince Zdzislas et Ludo„mir viendront avec nous, allons c'est arrangé, „chevaux, voitures, je cours tout ordonner, et „surtout partons de bonne heure pour ne rien „perdre de la fête;" et sans laisser à la tante le tems de la refuser, Vanda après l'avoir tendrement embrassé sortit en fredonnant les valses qu'elle comptait danser le soir et alla faire les préparatifs de cette agréable partie. Malvina qui ne voulait pas déranger l'aimable gaieté de sa soeur, se garda bien de dire qu'elle n'en serait pas, mais aussitôt après le diner elle déclara qu'elle ne pouvait sortir et qu'elle était un peu indisposée, alors toute la société voulut rester auprès d'elle, malgré l'envie de jouir du bal qui avait un peu gagné tout le monde. Malvina les mit bientôt à leur aise, en assurant qu'elle n'était pas du tout malade, que n'ayant besoin que de repos et d'un peu de solitude, elle demandait instament que la partie ne fut pas chan-

gée; rassuré par cette réponse la société se rassembla et on partit.

Qui ne sait par expérience, qu'il est des jours dans la vie où l'ame a besoin de tranquillité et de silence plutôt que le corps de repos, les moindres devoirs de la société paraissent alors si difficiles! et on donnerait beaucoup pour quelques heures de calme et de solitude absolue, le jour du 12. Août fut un jour pareil pour Malvina et elle prévit avec plaisir, qu'elle serait libre toute la soirée au moment ou le projet du bal vint à naître. Elle voulut consacrer la fin de cette journée à une promenade solitaire ou rien ne la distrairait de ses douces rêveries. Au moment où on n'entendit plus le bruit des voitures, Malvina prenant un châle et un chapeau de paille, sortit par la porte vitrée de son salon.

Depuis son retour de Varsovie Madame S. n'avait pas encore visité l'Ile, cette Ile chérie où sa fête avait été célébrée l'année dernière. Une ferme bâtie en mémoire de ce jour et donnée à l'ayeule d'Alise à la place de la chaumière que

le tonnère avait consumée, fut le but qu'elle se proposait dans sa promenade; elle voulut voir le nouvel établissement de sa bonne nourrice, se réjouissant d'avance de la surprise que son arrivée inattendue lui causerait. La soirée était superbe, les derniers rayons du soleil couchant coloraient la Vistule d'une teinte rosée, tous les bruits du jour cessant peu à peu le calme du soir s'étendait doucement sur toute la contrée: les sons lointains d'un chalumeau et le bruit uniforme de la rame du petit batellier qui conduisait la nacelle de Malvina interrompaient seuls le silence universel. Ainsi qu'elle avait vu cesser peu à peu toutes les agitations de la journée et faire place à la tranquille uniformité du soir, ainsi elle sentait s'appaiser au fond de son coeur les troubles et les soucis qui fesaient place à une douce mélancolie lui permirent de respirer plus librement et de jouir de cette situation délicieuse.

Quelques étoiles brillaient déja à l'orient, les yeux de Malvina se tournerent vers cette voute azurée qui embrasse l'univers, et son coeur s'éleva involontairement jusqu'à l'auteur

de tant de merveilles. Rien ne guérit un coeur navré par la douleur, ou agité par les passions, comme la vue des ouvrages immortels d'un Dieu toujours bon. Lorsqu'on se voit entouré de tant de graces incomparables et universelles, les douleurs personnelles paraissent si peu de chose qu'on rougit presque de s'en occuper; l'espérance d'une vie meilleure apprend à l'homme à mépriser les peines de son existance actuelle; lorsqu'il reconnait qu'elle n'est qu'un point imperceptible de ce tout immense, il compte pour peu de choses des adversités aussi passagères.

Ce fut alors que Malvina éprouva ce calme heureux, en songeant combien à coté de ses souffrances il lui était échu de jouissances et de bonheur en partage, elle se promit bien de ne plus s'abandonner à ses peines, à cet attendrissement habituel surtout qui se mêlait à toutes ses pensées. Pénétrée de reconnaissance envers l'être suprême elle lui promit de le louer pour tout ce qu'elle en recevait; nous verrons bientôt lequel de ses voeux elle remplit avec plus d'exactitude.

Arrivée à l'autre bord Madame S fit attendre son petit rameur, tandis qu'elle entra dans un sentier battu qui la conduisait à travers le taillis, en avançant davantage, les arbres plus élevés auraient rendu la route bien sombre, si la lune n'avait déja éclairée la contrée. Ses royons argentés se jouant parmi les branches d'aulnes et de bouleaux guiderent assez longtems Malvina de leur lumière incertaine. Elle parvint enfin à cette verte pelouse qu'elle avait nommée *la Prairie de Ludomir.* Cette vue inatendue fit une tendre impression sur son coeur, et lui fit rompre bientôt l'engagement qu'elle avait pris, avec elle même de ne plus s'abandonner à sa sensibilité. Une année s'éffaça de la mémoire de Malvina, il lui parût qu'elle se trouvait encore à ce jour de sa fête célébrée par Ludomir d'une manière si touchante, jour, où elle apprit elle même pour la première fois, combien le sentiment qu'elle lui avait voué était vif et profond. Les chants, la musique, la gaieté y regnaient alors, une foule de monde remplissait ce lieu charmant, tandis qu'aujourd'hui le silence interrompu seulement par le chant de la cigalle sautillante sur l'herbe

fleurie, semblait y avoir pour toujours étendu son Empire; des guirlandes suspendues entre les arbres fesaient voir l'année dernière que l'amitié s'était plût à orner cette partie de l'île. Pas une fleur n'y parait à présent, la pierre seule que Ludomir y fit poser était restée à sa place, la lune l'éclairait entièrement et des branches de lièrre sauvage la couvrait en partie; Malvina les écarta et lut avec attendrissement les vers qu'il y avait fait graver.

L'amour et l'amitié des coeurs purs et fideles
offrent à Malvina ces fleurs fraiches et belles;
puisse la main du tems oubliant sa rigueur
repandre sur ses jours la paix et le bonheur.

Ah! dit elle en laissant retomber sur la pierre les branches du lierre sauvage, ce voeu là est bien loin d'être accompli, et depuis le moment où ces vers furent gravés le tems à enlevé à son passage plus d'une fleur de ma vie! tel est le sort commun plus on avance dans la carrière et plus le tems en éffeuille les roses.

„Mais mon enfant vous êtes encore trop „près de votre aurore, pour que je puisse croire

„que vous en ayez déja connu les épines.“ Ces mots prononcés d'une voix douce que Malvina crut reconnaitre interrompirent sa rèverie; elle apperçut en se retournant du coté d'ou venait la voix un vieillard assis sur un arbre renversé, l'ombre des branches qui le couvraient l'avait dérobées à sa vue. La lune éclairant en ce moment ses traits vénérables, lui fit voir alors sa longue barbe, son capuchon, sa croix et son bâton blanc. Malvina crût reconnaître en lui un pieux solitaire, enhardie par ses douces paroles: elle lui demanda, par quel hazard il se trouvait là et où il comptait porter ses pas? je voulais vous faire les mêmes questions, mon enfant, et en même tems apprendre de vous, si on le peut sans être indiscret, pourquoi cette pierre avec les vers que vous venez de lire vous interesse si fort; vous n'êtes pas la seule qui attachiez à cette pierre un souvenir touchant, elle me deviendra, bientôt peut-être aussi précieuse à moi même, car je crains bien que les restes de mon malheureux ami n'y soient déposés sous peu. Votre voix mon père, repliqua Malvina, ne me parait pas inconnue je crois même vous avoir déja

rencontrée. Veuillez m'éclaircir la dessus et satisfaire en même tems ma curiosité sur cet ami dont le sort d'après le peu de mots qui vous sont échappés m'interesse déja vivément.

Je ne crois pas mon enfant vous être connu car dans le grand monde où vous paraissez occuper une place distinguée, vous ne pouviez rencontrer un pauvre religieux, et jamais sans doute vous n'entendites parler du vieux Ezéchiel. Eh bien au contraire; s'écria Malvina avec joie, se rapellant à l'instant même ce vieillard qu'elle avait vu lors de sa quête au couvent de St. Bazile à Varsovie et dont la douce piété et les oeuillets panachés lui avaient laissé un souvenir interessant; c'était lui même en effet et quand Malvina se fit connaitre, le pieux solitaire fut vivement réjoui de voir en elle cette même quêteuse qui lui avait inspiré alors une affection vraiment paternelle, ils s'assirent l'un et l'autre sur l'arbre renversé que le religieux occupait seul auparavant et à la demande réitérée de Malvina il commença ainsi son récit.

Dans le courant de l'hiver dernier et peu

après votre quête ma fille, le supérieur d'un des couvents de notre ordre, situé au fond de la petite Russie vint à mourir; je fus chargé par notre official de le remplacer; vous savez mon enfant que dans notre état, nulle objection ne saurait avoir lieu, on n'admet qu'une prompte obéissance; je ne fis pas longtems les préparatifs de mon voyage; l'habit que je porte, mon livre de prières, la semence de mes oeillets, une petite croix et un bâton blanc composaient toute ma fortune; je m'en chargeai et je partis; mais portant dans mon coeur la résignation absolue aux volontés de Dieu. Je trouvai en Russie comme à Varsovie la Paix de l'ame ce bien suprême qui seul peut remplacer toutes les félicités. Notre Monastère situé au bord du Dniepr dans une contrée belle quoique sauvage contient une communauté de gens simples mais bons; je semai mes oeuillets sitôt que le printems le permit, ils vinrent bien, et là comme partout ailleurs j'ai trouvé un soleil qui rechauffe, une terre qui produit et un Dieu bon qui protège. Voyant s'écouler ainsi des jours silencieux et tranquilles je crus que rien n'interromperait plus leur uniformité, quand

le bruit de la guerre pénétra jusqu'en nos forêts sauvages; le pays avoisinant subissait hélas! le sort commun des suites de ce fléau; mais la pauvreté de notre Monastère et sa situation écartée lui permit d'échapper au pillage et à la dévastation générale quoiqu'un combat sanglant venait d'avoir lieu près de Mohilow qui n'en est qu'à une petite distance Malvina redoubla d'attention à ces mots en se rappellant que les lettres du Major B. et du Prince de Melstyn étaient datées des environs de Mohilow, et le bon Ezéchiel continua ainsi.

Ne pouvant combatre pour ma patrie je voulais au moins me rendre utile à mes concitoyens autant que mes faibles moyens me le permettaient, je jugeai qu'après la bataille plus d'un malheureux blessé pourrait reclamer mes soins et après avoir fait une provision de linges et de remêdes salutaires je m'acheminai du coté où le bruit du canon m'avait fait croire que le combat avait eu lieu; mais à mon âge une marche longue est pénible et la nuit était tout à fait tombée lorsque je sortis de la forêt, les rayons tremblans de la lune me firent voir

alors quelques soldats couchés sur la poussière, c'étaient des cosaques et plusieurs de nos lanciers, je ne m'arretai pas voyant que mes secours leur étaient inutiles, mais j'apperçus enfin un jeune lancier qui respirait encore, je lui fis avaler quelques gouttes fortifiantes, j'étanchai le sang qui coulait de ses blessures, je le portai avec peine jusqu'à une chaumière déserte où un petit chariot attelé d'un cheval misérable se trouvait abandonné et devint pour moi un véritable don de la providence je fis dans ce chariot un lit d'herbes et de feuilles pour y placer mon blessé et je le transportai ainsi au Monastère.

Malvina commencait à se douter que celui dont parlait le vieillard pouvait être le jeune soldat qui avait sauvé la vie au Prince de Melstyn; elle n'interrompit pas le père, voulant en être tout à fait convaincue et celui ci continua ainsi. Lorsque je déposai le jeune soldat dans ma cellule je crus n'avoir plus en mes mains que des restes inanimés, mais après avoir pansé ses plaies, il commença à donner quelques signes d'existance; ce rayon

d'espoir

d'espoir remplit mon coeur de la joie la plus vive, car du premier instant de notre connaissance ce jeune malheureux m'avait inspiré la plus tendre amitié. Sa vie fut en danger huit jours entiers et il ne recouvrit la connaissance que le dixième, ce n'est qu'alors qu'il apprit où il était; et me remerciant dans les termes les plus nobles et les mieux choisis il m'apprit que servant comme soldat dans un Régiment de lanciers il s'était avancé à la poursuite des cosaques au point d'en être entouré; il se déffendit longtems, mais enfin accablé par le nombre, il tomba couvert de blessures et fut sans doute laissé pour mort sur le champ de bataille. La blessure qu'il avait audessus de l'oeil droit fut la plus longue à guérir et bien que hors de danger il languit encore un mois, ce tems fut plus que suffisant pour lui acquérir mon amitié à jamais. J'appris à connaitre en lui une âme noble et élevée, un coeur, peut être trop sensible, des vertus simples et pures, relevées par tout ce qu'une éducation distinguée peut donner d'avantages et de charmes. Tant que je vivrai, je conserverai le souvenir du tems passé avec lui! la porte

de notre jardin s'ouvre sur une épaisse forêt d'hêtres, des quartiers de rocs couverts de mousse y sont épars; l'un de ces rochers incliné sur un précipice devint le siége favori de mon ami quand sa santé lui permit de sortir, je l'y trouvais souvent assis rêvant profondément, les yeux fixés sur le torrent qui coulant à ses pieds, se perdait dans un vallon étroit, j'y prenais place à ses côtés, et les heures s'écoulaient pour nous dans des épanchemens mutuels. Un jour je m'en souviens, il me dit: „que j'aime „le cours de ce torrent, j'y vois le tableau de „la vie; il coule sans cesse sur le gazon tou„jours vert comme sur les dures cailloux, il „rencontre tout comme nous des contrées diffé„rentes, quelques fois des champs fleuris, plus „souvent de tristes déserts et bientôt il quitte „et les uns et les autres pour se perdre dans „l'immense océan d'où rien ne reparait. "

Les discours de mon jeune ami étaient tous semblable à celui ci, ils portaient la teinte d'une mélancolie sombre qui se peignait involontairement dans ses regards. Attaché à lui par mes tendres soins autant que par la recon-

naissance qu'il m'exprimait sans cesse, je désirais avec passion connaitre la cause de ses peines et savoir les détails de sa vie passée. Vous soutenez lui dis-je un jour, que vous n'avez point d'autre état que celui de soldat, je sais que vous l'avez été, mais vos manières distinguées et l'éducation soignée que vous avez reçue sont des preuves plus que suffisantes pour croire que ce n'était pas là votre destinée; permettez moi donc de supposer que vous couvrez votre état des voiles du mystère et pardonnez si mon amitié vous témoigne l'envie de le soulever. Je n'ai aucun désir de me cacher à vos yeux mon père et l'affection que vous m'avez témoignée m'est un sur garant de la sensibilité avec laquelle vous entendrez le récit des malheurs d'un être insignifiant qui n'a trouvé sur cette terre qu'un seul coeur compatissant; en disant cela il commença ainsi.

Histoire de l'inconnu.

Abandonné par mes parents dès ma plus tendre enfance, sans les connaitre et sans savoir

même si j'avais le droit de donner ce doux nom à un être quelconque, je fus recueillis par une seconde mère de qui l'amour et les tendres soins remplacerent celle dont le sort m'avait privé. Je dois la vie à son coeur compatissant, son tendre amour m'arracha plusieurs fois au trépas dans ma première enfance; je dois à ses conseils salutaires et à ses soins touchans le peu de vertus que vous voyez en moi, et c'est elle encore qui seule me chérit, elle habite un village isolé au pied des carpathes, où elle m'éleva dans une solitude absolue. C'est entre ces rochers et ces bois sombres que s'écoula ma première jeunesse, la lecture était ma seule occupation, les courses dans les forêts mes seuls plaisirs, et l'amour de ma mère mon unique bonheur. Poursuivant à travers les précipices les loups et les ours de nos montagnes; les torrents, les marais, ni les sentiers escarpés ne pouvaient m'arrêter et je passais souvent la nuit dans les antres sauvages. C'est à cette vie dure de mes premières années que je crois devoir une santé à toute épreuve, ainsi que l'adresse et le courage que j'avoue posseder, sans m'en faire aucun mérite, mais cette édu-

cation sauvage, ces tems passés au milieu des déserts, ces longues journées, où je ne voyais autour de moi que solitude et silence, firent une forte impression sur mon jeune coeur, et sur mon esprit neuf encore; ils fortifierent ce penchant à la mélancolie que je crois avoir apporté en naissant.

Ma sensible protectrice appréhendant que cette mélancolie habituelle ne dégénéra en misantropie sauvage, ne put employer un moyen plus éfficace pour m'en détourner qu'en reportant sur elle même mon attention et mes soins. „Mon âge et ma santé mon fils, me dit „elle un jour, me privent de mille occupations „qui me fournissaient jadis des distractions „agréables et je ne puis plus en trouver que „dans les charmes de la société." Ces paroles furent pour moi l'ordre le plus sacré, et quittant à jamais mes déserts chéris, je vouai dès lors tous mes jours à la meilleure des mères. Je me promis de ne plus la quitter; et la distraire, la soigner, l'amuser devint dès ce jour mon tendre et unique soin. Je polis mes manières rudes et mes expressions sauvages dans les con-

versations pleines d'aménité de ma respectable mère. J'ajoutai pour elle, l'étude de la littérature et de la poësie de différentes langues à celle des livres classiques dont j'avais fait mon unique occupation. Je repris pour l'amuser la musique que j'avais négligée, en un mot je lui dois tout ce que je sais, comme tout ce que je suis.

Je ne doutai pas pendant plusieurs années (et c'étaient les plus heureuses de ma vie) que les liens de la nature, autant que ceux d'une tendre reconnaissance me donnaient des droits sur son coeur. . . . . Mais hélas! un jour après avoir longtems hésité; elle m'avoua qu'elle n'était point ma mère, cet aveu boulversa mon âme toute entière; ce coup blessa, peut-être, plus qu'il ne l'aurait dû mon coeur fier et sensible. Je n'en aimais pas moins celle qui m'avait tenu lieu de mère, ma reconnaissance au-contraire s'en augmenta; mais croyant devoir la vie à l'être le plus noble et le plus digne d'estime, se trouver tout à coup un objet de pitié, sans état, sans nom, rebuté de la société . . . . . . quoiqu'entièrement innocent;

sentant au fond de l'âme l'envie et la nécessité d'agir; me trouvant éloigné de tout par ce préjugé injuste et fatal qui excite pour mes pareils sinon le mépris, du moins une insultante compassion; tout cela fit éclore en moi de sombres et funestes idées qui changerent ma mélancolie habituelle en une tristesse sauvage et profonde qui s'enracina dans le fond de mon coeur. Connaissant combien j'affligeais celle qui me chérissait toujours, je voulus lui cacher mes tourments, et j'aimai mieux enfin m'arracher d'auprès d'elle que de la chagriner sans cesse; elle même espèrant qu'un voyage me procurerait quelques distractions me conseilla de m'éloigner et voici bientôt dix huit mois que j'ai quitté la retraite où mon enfance avait trouvé un azyle, où l'amitié m'avait recueilli pour errer dans le monde sans motif et sans but. Comme ce qui m'est arrivé depuis ne m'interesse pas seul et qu'en racontant la suite des evênemens de ma vie il faudrait parler des autres; vous permettrez mon père que je les passe sous silence; j'ajouterai seulement que le concours de circonstances malheureuses et un seul moment surtout (moment le plus terrible de ma

vie) me poussa presqu'involontairement à prendre du service dans le 5eme Régiment de lanciers; j'y fis toute la campagne et comptant pour rien mon existance, je ne trouvais aucun mérite à montrer de la valeur; les fatigues et les dangers semblaient apporter quelqu'adoucissement à mes maux et l'idée qu'il m'était au moins permis de répandre mon sang pour la patrie, tranquillisait mon âme agitée. Ce fut alors qu'un mouvement peut être inconsidéré, mais noble et pur me fit poursuivre l'ennemi avec trop de chaleur. La Providence permit que je pusse remplir le but que je m'étais proposé, et c'est là, que j'aurais trouvé la fin de toutes mes douleurs, si vos soins et votre pitié ne m'eussent encore une fois rendus à la vie.

C'est ainsi que mon jeune ami finit son récit, retombant ensuite dans sa rêverie accoutumée; vous concevez aisément, continua le religieux, qu'après cet aveu simple et vrai il m'attacha encore plus à lui, son état abandonné m'attendrissait et ses rares qualités qu'un commerce journalier pouvait mieux encore faire connaître, me le rendirent si cher que je ne

pus suporter de le voir entreprendre seul une route longue et pénible, il voulait retourner au pied des Carpathes pour rendre le calme au coeur de sa tutrice, qui le sachant blessé demandait son retour avec les plus vives instances. Je résolus de le ramener jusqu'auprès d'elle, et laissant la garde du couvent à un de nos frères dont l'expérience m'était connue, je me mis en chemin avec mon jeune ami. Il supporta assez bien les premiers jours les fatigues du voyage, mais en approchant d'ici, la chaleur ou quelqu'autre cause peut-être rouvrit ses blessures, la fièvre le reprit et je fus obligé de m'arrêter avec lui dans cette ferme ne pouvant même le conduire jusqu'à la poste prochaine. La fièvre a beaucoup augmentée depuis hier soir et je l'ai jugé en danger, j'ai envoyé chercher un médecin dans le bourg voisin; éffrayé lui même par l'idée qu'il devait se sentir bien mal il me chargea hier d'une lettre et d'un paquet pour sa mère adoptive et me recommanda sur tout de faire déposer ses restes sous cette pierre qu'il me décrivit avec exactitude; je lui ai promis solemnellement de remplir ses dernières volontés, et le voyant en-

dormi le soir après plusieurs nuits passées sans nul repos, je sortis pour respirer et me remettre de mes inquiétudes. Ne sachant où porter mes pas j'arrivai à cette prairie que je reconnus dabord d'après le récit de mon ami, je trouvai aussi la pierre dont il m'avait parlé et je m'assis sur cet arbre renversé où je me livrais aux plus douloureuses réflexions en songeant comment je verrais ma vieillesse survivre aux jeunes années de mon ami mourant. Votre vue inopinée tel que le préssentiment d'un bonheur inattendu vint alors fortifier mon esprit abattu. Vous savez apresent tout ce qui nous concerne; pardonnez si je me suis trop étendu sur ces détails qui ne sauraient interesser que moi, mais vous l'avez exigé et permettez que je vous quitte pour retourner auprès de l'infortuné qui réclame mes soins.

Malvina presque convaincue que le malade, objet de la tendre sollicitude du religieux était ce même jeune soldat auquel le Prince de Melstyn devait la vie assura le vieillard que ce qu'il venait de lui raconter l'avait infiniment interessé, elle le remercia de la confiance qu'il avait bien voulu

lui accorder par le récit de tout ce qui avait rapport à ce jeune infortuné qui quoique inconnu fesait éprouver à son coeur un attrait inexprimable. La soirée étant trop avancée et Madame S. ne pouvant plus aller à la ferme, elle prit congé du vieillard. Je vous quitte mon père, lui dit elle, mais j'espere revenir demain accompagnée de plusieurs personnes aussi empressées que moi de faire la connaissance de votre ami ainsi que la vôtre, mais ne le prévenez pas de grâce; l'attente d'une société inconnue pourrait lui causer une impression désagréable. Le vieillard promit à Malvina de garder le secret sur leur entrevue et s'étant séparés ils prirent tous les deux un chemin opposé. Le religieux disparut bientôt entre les buissons et Malvina se laissant guider par le sentier se retrouva enfin au bord de l'eau où son petit batellier s'était endormi en l'attendant, elle repassa le bras de la rivière et se retrouva bientôt à Krzewin où elle attendit impatiement le retour des personnes de sa société voulant leur faire part de sa rencontre, mais elle veilla en vain, elle se coucha enfin ne les voyant pas revenir espérant hâter par là l'heure de son réveil, mille tableaux diffé-

rents, des idées contradictoires et des souvenirs de tous genres l'empêcherent longtems de se livrer au repos; ses paupieres apésanties se fermerent à la fin et toutes ces rêveries bizares disparaissant peu à peu formerent enfin le songe suivant.

Il lui parut qu'elle se voyait transportée dans les plaines de Willanow au milieu du bruit et de la splendeur du Tournois; la lice remplie de Peuple, le grouppe de Dames, le bruit des fanfares tout lui sembla réel; mais bientôt son rêve lui fit voir le chevalier aux armes noires, baigné dans son sang, le bruit des trompettes guerrieres se convertit en sons religieux et grâves, les orgues de la cathédrale se firent entendre et Malvina s'y retrouva. Elle rencontra inopinément le Bohémien Dzęnga qui la conduisit par de longs détours jusqu'à un monument funêbre où elle revit son chevalier. Il leva la visière de son casque et Malvina reconnut en lui le Prince de Melstyn, ou plutôt le fantôme horrible dont la vue l'avait si fort saisie dans les jardins de Willanow; malgré son éffroi elle voulut s'en approcher, lorsqu'un affreux

incendie éclaira l'église et des cris de guerre, guerre, retentirent de tous cotés. Tout fut alors couvert d'épaisses ténèbres et Malvina oubliant ce qu'elle avait vu auparavant se trouva dans la prairie de Ludomir, où le ciel le plus pur et l'air le plus embaumé parurent lui rendre une nouvelle existance. Le lieu était orné comme au jour de la fête, une Musique délicieuse s'y fesait entendre, et près de la pierre elle vit une femme vétue d'une robe blanche et Diaphane qui tenait deux couronnes de fleurs pareilles; elle les donna à Malvina qui voulant envisager encore une fois cette figure angélique ne vit plus à sa place que la jeune Vanda avec ce sourire de l'innocence et du bonheur qui embellissait toujours sa charmante phisionomie.

Malvina se réveilla, le songe avait fait sur son esprit une si vive impression qu'elle douta un moment si elle ne devait pas le croire réel en effet, elle chercha les deux couronnes de fleurs que la figure blanche qu'elle croyait voir encore avait passé à son bras, et ne les trouvant pas, elle se convainquit enfin que tous les tableaux qu'elle avait eu sous les yeux n'é-

taient que les enfans d'une imagination un peu trop éxaltée. Les rayons du soleil qui éclairaient vivement ses croisées lui prouverent qu'elle s'était livrée bien longtems au sommeil. Elle se hâta de s'habiller dans l'espoir que le reste de sa société serait enfin visible malgré les plaisirs prolongés de la fête.

CHAPITRE XXVI.

LE COEUR CEPENDANT NE SE TROMPE GUÈRE.

Les voeux de Malvina ne furent point contrariés cette fois ci; car elle trouva même les personnes les moins allertes de la société déja réunies pour déjeuner. Elle leur fit promptement le récit de ce qui lui était arrivé dans la soirée précédente et ce récit inspira un intérêt et une curiosité générale. Le Prince de Melstyn espérant trouver son libérateur dans ce jeune inconnu, désirait avec ardeur pouvoir s'en assurer à l'heure même; et comme le reste de la société partageait ses sentiments, on se hâta de déjeuner pour faire cette promenade interessante. Les gens de la maison (au nombre desquels on comptait la meunière et Dzęnga) voyant leurs maitres si fort occupés de cette partie s'empresserent à les suivre et passerent dans l'ile pour voir comment se terminerait une aventure à laquelle chacun prenait un si vif intérêt.

Lorsqu'on fut près de la ferme, Malvina voulut prévenir le religieux, et plus légère que les autres, elle prit les devants avec agilité. Arrivée devant la maison, elle ouvrit la première porte qui se presenta, sans trop réfléchir (comme cela lui arrivait souvent) et ne voyant personne elle entra dans l'autre chambre, en demandant, si l'ayeule d'Alise y était? A ces mots quelqu'un s'ecria, oh! Dieu! c'est Malvina . . . . . . celle ci ayant entendu une voix qui lui était trop bien connue, jetta un regard sur la partie la moins éclairée de la chambre, fit un cri et tomba sans connaissance. A ce cri le religieux se présenta à une porte, tandis que les amis de Madame S. entraient par l'autre, il est difficile de décrire le tableau qu'offrait alors cette réunion. La stupeur et l'éffroi se peignaient sur tous les visages lorsqu'en entrant dans la chambre, on vit d'un coté Malvina évanouie, et de l'autre le jeune inconnu que la vie paraissait avoir abandonnée, et dans les traits du quel (quoiqu'envelopés des ombres du trépas) le Prince de Melstyn reconnut aussitôt les siens. Les témoins de cette scène n'auraient pas mit fin

à leur étonement de sitôt, si l'état de Malvina et celui de ce jeune infortuné n'eussent réclamé un prompt secours. On transporta celle ci dans l'autre partie de la maison, sa soeur et sa tante ne la quitterent que lorsqu'elle revint tout à fait à elle. Le jeune inconnu cette image frappante du Prince de Melstyn, dans lequel celui ci espèrait trouver son libérateur, cet ami le plus cher du vénérable Ezéchiel, celui dont la vue avait tant allarmé Malvina; devint l'objet de l'interêt universel. Le Prince courut chercher le chirurgien, le religieux éssayait pour le faire revenir de lui faire prendre des gouttes dont il avait éprouvé l'éfficacité, tandis que la meunière et Dzęnga ouvraient la manche de sa chemise pour faciliter une saignée qui paraissait indispensable. Mais à peine eurent ils apperçu un signe que le malade avait au bras gauche, que pâlissant tous les deux, ils s'échaperent dans un trouble inexprimable. Ce signe n'était pas ordinaire, il avait la forme et la couleur d'une flâmme qui y paraissait distinctement exprimée, et il était impossible de ne point le remarquer. Le Prince de Melstyn qui revenait avec le chirur-

gien envoya celui ci au secours du malade, car la meunière et Dzęnga l'arrêterent presque avec violence et tombant à ses genoux, ils le conjurerent d'un commun accord de vouloir bien les écouter et leur obtenir le pardon de son ayeul pour les aveux qu'ils allaient faire; aveux dont le secret leur tenait à coeur depuis longtems et qu'ils allaient enfin mettre au jour. Le Prince qui désirait infiniment pouvoir donner ses soins au malade ne put commander à la vive curiosité que l'action de Dzęnga et de la meunière avait éxcité en lui. Il appela le Prince Zdzislas et obtint aisément leur pardon pour une offense qu'il ignorait. A peine en eurent ils reçus l'assurance qu'ils se hâterent de mettre au jour un mystère dont leur conscience était depuis longtems chargée et qui avait troublé tous leurs instans. Le Bohémien qui avait plus de courage commença en ces termes.

Histoire du Bohémien racontée par lui même aux Princes Zdzislas et Ludomir de Melstyn.

„Sommes nous cause si le ciel nous fait

„naitre dans tel ou tel coin du monde, seigneurs „de Melstyn? jugez en vous même. Mon sort „me fit voir le jour dans la Pokutie, au milieu „d'une horde de Bohémiens. Nourri et élevé „parmi eux ma jeunesse fut errante et vaga- „bonde. Mes parents étaient Bohémiens, ma „bien aimée l'était aussi, Dzęnga pouvait-il être „autre chose? mettez vous à ma place un in- „stant seigneurs! mais nous en parlerons une „autre fois et pour revenir à ce que je voudrais „avouer au plus vite et ce qui m'est si pénible „à dire . . . . Eh parle donc, s'écrierent à „la fois les deux Princes impatientés du long „bavardage du vieillard éffrayé qui se remit et „tâcha de devenir moins diffus.

„Un soir donc, continua-t-il, notre camp se „trouva établi au fond du désert qui s'étend le „long du Dniestr vers la frontière de la Tur- „quie. Plusieurs des nôtres allerent à la décou- „verte et Dzęnga les suivit aussi. Nous avions „fait un mille à peu près le long de la forêt, „lorsque nous arrivâmes à une lizière moins „agreste couverte de fraises et de baies sau- „vages . . . . . . Eh que nous importe tes frai-

„ses? interrompit avec colère le Prince Ludo-
„mir. Venons au fait, et ne nous retient pas par
„un inutile verbiage. Ah! pardon Monseigneur,
„mais c'est justement ces fraises qui nous con-
„duiront à la source de mon histoire. C'étaient
„donc des fraises, oui . . . . mais nous trou-
„vâmes quelque chose de mieux auprès, car
„nous apperçumes entre l'herbe sauvage un
„jeune enfant semblable à un ange des cieux,
„qui jouait sur le gazon, et en cueillait par-
„tout où ses petites mains pouvaient atteindre.
„Jamais les yeux de Dzęnga n'apperçurent rien
„de plus joli que cette gentille petite créa-
„ture. Au lieu de témoigner de la frayeur à la
„vue de nos figures de Bandits, il accourût à
„nous, et quand notre Capitaine le prit sur
„ses genoux, ce petit ange se mit à jouer avec
„ses longues moustaches et lui souriait en le
„caressant. Le Capitaine en fut si touché qu'il
„résolût de s'approprier cet enfant ce qu'il
„exécuta à l'instant même. Dzęnga sent bien
„à présent qu'il y avoit du mal à se rendre
„complice d'un vol aussi condamnable; et
„même il en avait déja alors un certain pres-
„sentiment; mais le respect que nous portions

„dès l'enfance à notre Capitaine nous empê-
„chait de le blamer jamais; et avec cela, l'en-
„fant était si gentil, que je me réjouissais infi-
„niment je l'avoue, de voir qu'il allait nous ap-
„partenir; quand le Capitaine me donna
„l'ordre de le prendre sur les bras, et de le
„porter derrière lui, je le fis avec un véritable
„plaisir. La seule chose que nous pumes ap-
„prendre de l'enfant, fut qu'il se nommait Lu-
„domir. Il paraissait avoir trois ans et pleurait
„beaucoup au commencement, mais le soin que
„je pris de lui donner des fleurs et des fruits
„le tranquilisa tout à fait ! et me gagna son
„amitié avant même que nous arrivâmes au
„camp. Il fallut plier bagage la nuit même, et
„nous errames çà et là sur la frontière de Tur-
„quie. Le petit était toujours avec nous, sâle
„et hâlé comme nous, il ne put cependant ja-
„mais prendre tout à fait l'allure d'un petit
„Bohémien. Souvent dans les longues marches
„que nous fesions, je le placais sur mon cheval,
„et alors le cher enfant était bien heureux, il
„m'amusait par son babil, et j'oubliais avec lui
„la longueur du tems et les peines de mon
„état. C'est ainsi qu'après avoir traversé la

„Bucovine et une partie de la Hongrie nous „fîmes halte dans les monts Carpattes. Le „Capitaine était tombé malade et avait besoin „de repos. Une maladie contagieuse fesait „des ravages parmi nous, et mon petit Ludo- „mir en fut atteint, mais le Capitaine se trou- „vant rétabli, ne prit point garde aux autres, „et ordonna la levée du camp pour le lende- „main, sans faire attention au pauvre enfant „malade. Ce petit malheureux me fesait pitié; „il était souffrant; je ne pouvais m'en charger „dans cet état, et l'abandonner dans la forêt „était une cruauté dont le coeur de Dzęnga „ne se sentait pas capable. Je ne savais „quel parti prendre, lorsque je me souvins par „bonheur avoir entendu parler d'une Dame, „demeurant dans la contrée qui passait pour „une sainte et un modele de bonté et de bien- „fesance. Par un hazard trop long à conter „je savais un peu écrire, et je barbouillai le „nom et l'âge de Ludomir sur un chiffon de „papier, en ajoutant que cet enfant trouvé „par des Bohémiens était mis sous la protection „de la Providence et des âmes charitables et „pieuses; j'envellopai ensuite mon petit Ludo-

„mir endormi dans une pièce de grosse toile „et le portai au village de la bonne Dame. Je „m'en rappele comme d'aujourd'hui, la nuit „était claire, et la lune brillait au ciel tel qu'un „cierge allumé. Je passai devant l'église de la „paroisse, et je priai bien Dieu d'avoir pitié „du pauvre orphelin, je franchis la haye, et me „trouvai bientôt en face de la maison. Il y avait „un banc auprès de la porte, j'y déposai mon „paquet, le cher enfant ne se réveilla pas, „j'eus bien de la peine à m'en séparer, ,Dzęnga en le quittant versait des larmes pour „la première et dernière fois. Je l'envellopai „encore avec plus de soin pour le garantir du „froid et les chiens s'étant mis à aboyer je fus „enfin obligé de me sauver, mais je regardai „souvent derrière moi car mon coeur était cloué „à ce cher enfant. Je me persuadais toujours „que peut-être je le retrouverais encore, ayant „remarqué sur son corps un signe qui me le „ferait reconnaître entre mille; ce signe était „une petite flâme sur l'épaule gauche qui avait „la couleur du feu le plus vif. Voila donc la „raison de ma frayeur en ouvrant la manche de „la chemise de ce jeune homme qu'on appelle

„aussi Ludomir; car j'ai apperçu le même signe „que celui qui distinguait mon petit favori, et „je jurerais que c'est lui même. Vous savez „tout à present Messeigneurs, pardonnez au „vieux Dzęnga les fredaines de sa jeunesse „et daignez exaucer sa prière, demandez quel „est ce jeune inconnu, je vous en conjure. „Quelques années après la nuit où j'abandon„nai cet orphelin, je repassai dans le même vil„lage pour le revoir encore, ou en apprendre „quelque chose; mais je n'y trouvai plus cette „Dame charitable; elle avait vendu sa terre, „et habitait alors une autre contrée. Je quit„tai bientôt après la vie errante des Bohémiens; „je suis entré au service du Prince de Melstyn „et n'ai rien appris touchant mon petit ami, „jusqu'à ce jour. Mais si je le retrouve dans „ce beau jouvenceau qui ressemble comme deux „gouttes d'eau à mon cher jeune Prince, je n'au„rai alors nul veu à former et Dzęnga pourra „mourir tranquile.

Zdzislas et le jeune Prince n'étaient point encore revenu de l'étonnement que leur avait causé le récit du Bohémien, lorsque la meunière s'adressa au premier en ces termes:

„ „Mon Prince, tout ce que Dzęnga vient „de dire n'est rien en comparaison de ce que „j'ai à vous apprendre. C'est alors que votre „Altesse sera étonné Mais peut-être aussi „exciterai-je votre colère, sans espoir de par- „don; vous saurez donc que cet enfant dérobé „par les Bohémiens, ce jeune infortuné malade „et abandonné ici, est le propre fils de la Prin- „cesse Taïda, et que parconséquent vous êtes „son ayeul Monseigneur . . . . A cès mots les deux Princes ne purent en croire leur sens étonnés. Zdzislas ne pouvait comprendre ni concevoir comment quelqu' autre au monde pourait occuper dans sou coeur la place de son bien aimé Ludomir. Incertain, inquiet et pénétré de crainte, son âme était en proie à mille émotions contradictoires; mais désirant déchirer enfin le voile qui couvrait tous ces mystères il s'écria avec vivacité: „Je vous promets „mon pardon, si vous m'avez offensés, mais „découvrez moi tous ces secrets au plutôt, je „vous en conjure, ils m'intêressent au delà de „toute expression, et je ne saurais jamais me „les expliquer." La meunière rassurée par ses paroles, reprit ainsi son récit interrompu.

„Je n'affligerai pas le coeur paternel de votre „Altesse en renouvellant les détails de la mort de „la Princesse Taïda, je me bornerai à vous faire „observer que la lettre où la princesse remet- „tait à vos bontés l'enfant qu'elle devait mettre „au monde avait été écrite quelques jours avant „ses couches, et au lieu d'un fils elle accou- „cha de deux enfans jumeaux. Elle n'eut que le „tems de les bénir, et de leur faire donner à „tous les deux le nom de Ludomir; après quoi „son âme retourna dans le sein de son cré- „ateur.

„Je devins alors l'unique appui de ces or- „phelins malheureux, (et je puis le dire devant „Dieu même) je remplissais fidelement, les pro- „messes que j'avais faites à leur mère sur son „lit de mort; je leur vouai toujours mes soins „et je résolus de ne les remettre qu'à ceux qui „auraient le droit de les réclamer. J'élevai ces „enfans jusqu'à l'âge de trois ans à peu-près, „ils se ressemblaient si fort que je ne pouvais „les distinguer qu'en leur attachant au bras des „rubans de différentes couleurs, car le signe en „forme de flâme que l'un d'eux avait sur l'épaule

„ne pouvait se faire remarquer étant caché „sous son habit.

„Deux années se passerent sans que per-„sonne vint s'informer du sort de ces enfans, „je m'en réjouissais et j'espérais déja que je „les garderais toujours lorsqu'un soir, *Flaminet* „(comme je l'appelais ordinairement) s'esquiva „de la maison et courut chercher des fraises „jusque dans la forêt qui s'étendait non loin du „moulin; par malheur son frère était un peu „incommodé, je lui donnais mes soins et ne „m'apperçus que tard de l'absence de *Flaminet* „lorsque le jour fut tout à fait tombé, je devins „inquiète de ne le point voir revenir et ne l'ap-„percevant ni devant la maison ni dans le ver-„ger, j'eus peur et mon mari fut effrayé aussi, „nous fimes des recherches dans le bois, appel-„lant tous les deux *Flaminet* de toutes nos for-„ces; mais tout fut inutile et tous les soins „que nous nous donâmes pour le retrouver „demeurerent sans éffet; puisque le cher enfant „(comme Dzęnga vient de vous l'apprendre) „avait été enlevé par les Bohémiens et conduit „bien loin de notre demeure. Vous pouvez

„vous figurer Monseigneur quel fut mon chagrin
„après cette perte, il n'était pas encore tout
„à fait calmé, lorsque votre arrivée à Zienkow
„ajouta à mes tourments la crainte de votre
„colère, lorsque j'appris que vous étiez le père
„de Taïda, que votre voyage dans la contrée
„avait pour but de réclamer l'enfant qu'elle
„avait laissée, je pensai que puisqu'on ne récla-
„mait qu'un seul enfant et que l'existance de
„l'autre était ignorée, je pourrrais n'en pas
„faire mention pour éviter le ressentiment de
„votre Altesse, voila mon crime, et voila pour-
„quoi j'implore votre pardon Monseigneur.
„Mon mari a enseveli ce mystère dans la tombe
„avec lui, tandis que je l'ai porté jusqu'à ce
„jour au fond de mon coeur; mais ayant apperçu
„le signe qui distingue *Flaminet* (que nous avons
„dabord reconnu tous deux) le nom de Ludo-
„mir que porte ce jeune homme et sa ressem-
„blance avec le Prince de Melstyn surtout,
„tout cela m'assure à n'en pouvoir douter que
„votre Altesse trouvera en lui un fils, le Prince
„de Melstyn un frère et moi mon *Flaminet* chéri;
„la Providence a reparé ma faute en le conser-
„vant et en nous le rendant comme par mira-

„cle, soyez aussi magnanime qu'elle, car de-
„puis le moment de l'enlevement de cet enfant,
„je n'ai pas eu un seul instant de tranquillité.

Ah nous pardonnons! nous pardonnons tout au monde! s'écrierent à la fois les deux Princes et nous vous remercions mille fois encore; vous nous rendez un fils et un frère. Mes amis, courons à lui, dit le vieux Prince, courons y répéta le Prince de Melstyn et par nos soins et notre tendre amour fesons lui oublier s'il se peut l'abandon où il s'est trouvé depuis son enfance.

Je tenterais en vain d'exprimer l'état de toutes les personnes que cet évènement intéressait aussi vivement. Ce jeune inconnu qui était il y a une heure un être sans nom, sans parents, sans aucuns droit aux affections de qui que ce fut, sans espoir de félicité quelquonque se trouvait tout à coup pressé dans les bras d'un père tendre et d'un frère dont il était le sauveur et qui lui répétait sans cesse:
„c'est à vous que je dois la vie; c'est vous qui
„m'avez arraché à une mort certaine, c'est à

„vous que je dois vouer mon existance. Une des familles les plus distinguées du pays le recevait dans son sein, tout ce bonheur réuni ne pouvait que faire une impression extraordinaire sur l'âme noble et sensible de Ludomir (car nous ne lui donnerons plus d'autre nom, réservant celui de Prince de Melstyn pour son frère) la preuve la plus forte de son dévouement pour le bonheur de ce frère, fut sans doute la résolution qu'il prit, de se sacrifier héroïquement pour lui, persuadé que l'amour du Prince de Melstyn pour Malvina ne pouvait qu'être insurmontable, (car il ne pensait pas qu'on put l'aimer autrement) il résolut d'abandonner toutes les espérances que le changement de son sort pouvait avec justice lui donner pour obtenir la main de celle qui avait été l'objet de son unique amour. Je me flatte qu'aprésent le mystère qui couvre plusieurs traits de cette histoire se trouve suffisament dévoilé et qu'on voit que c'était Ludomir et non le Prince de Melstyn qui vint à Krzewin l'année dernière, sauva Malvina de l'incendie et en devint si passionément épris. Ce même Ludomir veut à présent ceder à son frère tous

les droits qu'il pourrait avoir sur Malvina qu'il adore toujours avec la même ardeur. C'est impossible me dira-t-on, c'est un éffort audessus de la nature, aussi pourrai je assurer avec certitude que Ludomir n'aurait accompli un sacrifice aussi pénible ni pour son frère ni pour qui que ce fut au monde, mais ce frère lui devait la vie, et son âme noble et généreuse ne concevait pas dans son élan exhalté, qu'on put ravir le bonheur à celui qui nous devait l'existance; il croyait aussi que Malvina l'avait oubliée et craignait que son retour devint un obstacle à sa félicité, il renferma donc au fond de son coeur toutes ces émotions douloureuses et témoigna à son frère et à son ayeul la joie la plus vive, tandis qu'un noir préssentiment lui formait un avenir plus sombre encore que ne l'avait été son existance passée.

La santé de Ludomir faible encore et dont l'état n'était pas même tout à fait exempt de danger lui aida à cacher les tourments qu'il éprouvait; le médecin avait ordonné la plus grande tranquilité, il saisit ce prétexte pour ne point entrer dans les détails qui le concer-

naient, lorsqu'il parlait avec les deux Princes, et il remit à leur apprendre à son entier rétablissement, toutes les circonstances de son histoire. Ce fut encore la raison qu'il donna pour ne point se transporter à Krzewin, il demeura dans la ferme de l'île, toujours entre la crainte et l'espoir de revoir cette Malvina qu'il voulait abandonner et qu'il aimait alors plus que jamais.

La tante et Vanda avaient transportées celle ci dans l'autre partie de la ferme évanouie, et ignorant encore les changements singuliers qui s'étaient opérés depuis; elles ne lui en firent part que lorsqu'elle reprit tout à fait ses sens. Malvina ne put dabord comprendre ce que ses amis lui apprenaient, son esprit et son coeur ne pouvaient contenir la foule de pensées, de souvenirs et de sentiments divers qui le remplissaient et boulversaient son imagination, mais lorsque ce cahos fut un peu débrouillé, et que l'ordre se rétablit dans ses idées, la douce espérance armée de tous ses charmes séducteurs s'empara de son âme entière, et en s'expli-

s'expliquant les mystères et les peines qui l'oppressaient depuis une année, elle se peignit l'avenir des riantes couleurs de la félicité; un certain trouble (difficile à définir mais qui n'en avait pas moins une influence absolue sur ses actions) lui ôta le désir de voir le Prince Zdzislas et même aucuns de ses petits fils, tranquilisée sur la santé de Ludomir dont on lui fit un rapport favorable, elle envoya dire au vieux Prince qu'elle ne voulait pas troubler le bonheur dont il jouissait sans doute ayant retrouvé un fils cher à son coeur d'une façon si peu commune; qu'elle allait retourner à Krzewin avec sa tante et sa soeur où elle engageait le jeune Prince Ludomir à se faire transporter aussitôt que sa santé le lui permettrait, pour se reposer des fatigues de la campagne au sein de sa nouvelle famille; après avoir envoyé ce méssage Madame S. n'attendit pas la réponse et sortit par le verger sans avoir rencontré personne, accompagnée seulement de sa tante et de sa soeur.

Zdzislas reçut avec reconnaissance l'ordre poli de Malvina à l'egard de son second petit

fils; le Prince de Melstyn uniquement occupé du bonheur d'avoir retrouvé son frère et traitant tous les incidens journaliers avec sa légéreté ordinaire ne s'arrêta pas à ce départ subit de notre héroïne, mais Ludomir qui trouvait dans toutes les actions de Malvina une source de peine ou de félicité y vit une preuve de plus de son inconstance, et s'affermit encore davantage dans la résolution d'abandonner quoiqu'au prix de tout son bonheur les droits qu' il pourrait avoir sur cet objet de son adoration.

CHAPITRE XXVII.

LE BANC SOUS LE MARONIER.

Quelques jours se passerent et Ludomir toujours mélancolique renfermant au fond de son coeur les peines qu' il éprouvait, ne quitta pas la ferme, alléguant pour excuse le faible état de sa santé, dont sa jeunesse commençait à triompher malgré toutes les raisons qui devaient retarder sa convalescence, son esprit était boulversé et son coeur irrésolu éprouvait sans cesse les combats les plus vifs, une idée enfin fixa toutes ces incertitudes et lui traça le plan de sa conduite future. La guerre était prète à se rallumer; il se décida à quitter Krzewin et à retourner à l'armée, sans en prévenir personne; afin de trouver dans les combats la fin d'une existence qui n'avait été marqué que par l'abandon, l'amertume et les peines . . . . . persuadé que Malvina était aimée de son frère et changée à son égard il ne voulut pas être un obstacle au bonheur de deux êtres auxquels il aurait sacrifié avec joie toute sa félicité. Il aimait donc mieux s'immoler lui même; mais

il résolut de quitter ce lieu en secret, il ne croyait pas à la possibilité de revoir encore Malvina et d'avoir ensuite la force de s'en arracher. Il fixa donc le jour de son départ (sans se confier même au vénérable Ezechiel) et la veille du jour ou il devait renoncer à jamais à tout ce qui lui fesait encore chérir l'existence, il voulut parcourir une dernière fois les lieux qui avaient été témoins du peu de momens heureux qu'il eut éprouvé dans le cours de ses ans. Ludomir se leva avec l'aurore tandis que tout le monde reposait encore au château et même dans la ferme; il sortit en secret le coeur plein des plus douloureuses émotions et porta ses pas vers les jardins de Krzewin. C'était l'année dernière à la même époque qu'il avait fait à Malvina l'aveu de l'amour inexprimable dont son coeur brulait pour elle. Ce fut alors qu'il avait cru entrevoir la préférence qu'elle lui accordait. Il s'en était arraché, n'osant s'arrêter à l'espoir d'un bonheur qu' il ne croyait pas devoir mériter. En traversant la prairie où la fête de Malvina avait été célébrée il apperçut la pierre avec les vers tracés par lui, qu'il avait désigné pour couvrir

sa dépouille mortelle; une petite barque lui servit à passer le bras de la rivière et bientôt il se trouva à l'autre bord.

Mais à peine eut il passé dans le jardin, à peine se vit il sur cette terre magique; dès qu'il respira le même air que Malvina, dès qu'il se retrouva enfin au milieu de ses boccages, où des souvenirs sans nombre remplissaient son coeur de la plus pure ivresse, ses idées et ses sentimens prirent un autre cours, ce fut là, où pour la première fois il aima et fut aimé à son tour, où chaque pas, chaque regard, chaque geste lui retraçaient des souvenirs remplis de tourmens et de félicité. Toutes ses résolutions, ses peines, ses chagrins s'évanouirent au milieu des témoins innombrables de son premier et unique amour; l'amour et Malvina régnaient seuls dans son coeur, amour et Malvina furent les seuls mots que sa bouche put proférer, amour et Malvina répétaient les échos des vallons parfumés de Krzewin. Ludomir avançait à pas précipités; et porté sur les ailes de l'impatience, il aurait voulu reconquérir en les parcourant tous ces lieux fortunés,

qu'il avait si souvent visité avec elle; il abreuve son âme des vues diversifiées que présentaient jadis à leurs regards ces paysages variés et enchanteurs, il s'y représente sa celeste image, partout il croit entendre sa voix douce et mélodieuse, partout il la voit et la redemande au ciel et à la nature entière. Ah! je l'aime trop s'écrie-t-il emporté par la force d'un amour dont il ne saurait plus retenir l'élan passionné, je l'aime trop pour ne point conjurer le sort le plus barbare, mon amour saura flé hir ses loix cruelles, un tel amour doit vaincre tout et peut tout obtenir.

Ludomir approchait du château et pouvait déja distinguer les fenêtres de l'appartement de Malvina. La petite porte ornée de fleurs qui conduisait à son jardin particulier se trouvait entre-ouverte, cet enclos était séparé du jardin d'un coté par une haie de roses, de l'autre par un rampart de gazon qui le deffendait de l'innondation de la Vistule; tous ces objets étaient autant d'anciens amis chers au coeur de Ludomir, mais la vue du rampart de verdure, où l'année précédente il s'était

trouvé presque à la même heure tête à tête avec Malvina l'attendrit surtout vivement. Il court au banc qu'un antique maronnier ombrageait de son épais feuillage; c'est là qu'une seule et unique fois il avait osé avouer son amour, c'est là qu'une seule et unique fois encore il entendit proférer le mot touchant qui l'ennivrat de félicité, il y vola pour abreuver son coeur altéré de ses souvenirs magiques, ou bien trouver un terme à ses maux dans la force et la violence de sa passion même. Ludomir s'élance, il approche..... Ah ciel! ah Dieu! félicités suprêmes de la nature! il apperçoit Malvina, Malvina elle même. A cette vue Ludomir s'écrie du fond de son âme éperdue: Dieu de bonté, Dieu qui avez permis que je la revoie encore une fois, il n'est plus en votre pouvoir de me la ravir. Il tombe à ses pieds et oublie tout, tout au monde, hormis Malvina; un amour inexprimable paraissait de ses regards passionés vouloir s'élancer jusqu'à elle; son âme boulversée si souvent par les plus violentes secousses et son amour si longtems comprimé dans le secret et le silence, ne pouvaient se faire entendre que par des expressions sans

ordre et des mots entrecoupés. Malvina! disait-il, ma bien aimée, mon adorée Malvina, personne ne vous aime, personne ne vous aima autant que moi, je ne desire vivre que pour vous seule, c'est pour vous que je cherchais la mort dans les combats sanglants; c'est vous qui remplissez tous mes momens, mes jours, mon coeur, mon existence entière; votre angélique image m'accompagnait dans les déserts comme dans le tumulte des camps. Je vous aime trop Malvina pour craindre de vous trouver inconstante, insensible et cruelle; ah! dites un mot, levez ces yeux dans les quels je trouvais jadis le ciel ouvert, levez les sur moi sans colère et j'y retrouverez encore les cieux. Répétez ce mot que votre bouche proféra ici même l'année dernière, et je ne chercherai plus d'autre félicité. Ingrat, répondites vous alors à toutes mes plaintes et tous mes regrets; j'apperçus dans ce mot le premier rayon d'espérance, j'y trouvai la première illusion du bonheur, mais il devint pour moi une source de désespoir, car tout en osant me flatter de vous avoir inspiré quelque retour, je ne me sentais pas digne d'aspirer à votre main, et je m'arra-

chai subitement d'auprès de vous. Mais ce mot seul que j'entendis de votre bouche, ce seul mot échappé à votre âme sensible, retentit à jamais dans le fond de mon coeur, je le fis graver sur mon bouclier, je le pris pour devise comme symbole et unique gage de mon bonheur, vous l'avez apperçu vous même dans ce moment remarquable ou croyant récompenser la valeur d'un chevalier inconnu, vous couronniez dans l'heureux Ludomir le noble effort de fixer votre attention, effort qui seul lui assura la victoire. Malvina! hier encore en proie au plus affreux désespoir, je voulais vous quitter pour toujours . . . . l'idée affreuse . . . . . . horrible . . . . . . qu'un autre . . . . que mon frère . . . . . *Ingrat!* s'écria Malvina au milieu des pleurs et des sanglots qui par leur violence ne lui laissaient pas la liberté de respirer. *Ingrat* répéta-t-elle tout bas en tombant évanouie sur le sein de Ludomir éperdu. Que serait les plus longs discours auprès de cette seule parole? Ludomir y vit l'amour, le bonheur, le ciel même. Toutes les incertitudes, toutes les craintes disparurent à l'instant, il ne songea pas á demander la moindre explication,

il pressa son amante sur son coeur palpitant de tendresse, et s'écria dans l'élan de l'amour le plus passionné: vous pouvez à présent m'ôter l'existence, oh mon Dieu, car vous m'avez fait gouter les plus pures jouissances qu'un amour passionné soit en état de sentir.

Malvina effrayée par la vivacité de cette exclamation s'arracha des bras de Ludomir; mais un sourire céleste embellissait sa figure encore couverte des larmes qui avaient inondées ses joues; celui ci croyant l'avoir offensé par sa violence; ah! malheureux dit il qu'ai je fait? Le ciel par votre courroux me punit de mon oubli à l'égard de mon frère, il vous aime aussi et attend tout son bonheur de vos sentiments! Malvina j'en atteste le ciel! je voulais m'éloigner en secret ce matin même, je voulais renoncer à vous pour assurer le bonheur de mon frère. Mais hélas! je vous ai apperçu, le mot que vous venez de prononcer viens de rendre à mon coeur le bonheur et l'espérance, j'ai oublié toutes mes résolutions, tout hormis vous disparait à mes yeux, et il n'est plus en mon pouvoir ni au vôtre même de me faire éloigner de vous, pu-

nissez moi, ordonnez mon trépas . . . . . . mais ne me commandez pas de vous fuir, c'est le seul sacrifice que je ne saurais faire pour vous. Cher Ludomir, dit enfin Malvina, calmez l'élan douloureux d'un coeur noble autant que sensible! la ressemblence de vos traits avec ceux de votre frère ne s'étend pas jusqu'aux qualités morales, et la constance n'est pas une de celles qui le caractérise, la perte de Malvina ne saurait le toucher, car la légère préférence que la nouveauté et les obstacles peut - être ont éxcités pour moi dans son coeur est déja éffacée par le nouvel amour dont il brule pour ma soeur et qui sera plus durable j'ose m'en flatter; pour moi, ajouta-t-elle plus bas et en rougissant, je ne saurais vous donner mon coeur aujourd'hui, il y a longtems que vous le possedez, mais recevez la main de Malvina, de cette Malvina qui ne saurait éprouver aucun genre de bonheur, si elle ne le partageait avec vous.

Je ne me sens pas capable d'exprimer la force du délire et de la joie passionnée qui s'empara de Ludomir en entendant ces paroles. L'expérience m'ayant rendu familière tou-

tes les émotions douloureuses, j'ai pu quelquefois les retracer avec succès mais la joie et le bonheur me sont trop étrangers pour oser entreprendre de les décrire sous leurs véritables couleurs. Il me suffira d'ajouter que dans la nature entière peut-être, il ne se trouvait pas un seul être dont le bonheur eut pu se comparer à celui de Ludomir, et Malvina partageait du fond de son coeur tous ces sentiments.

Quand le désordre que la joie avait produit dans leurs idées fut un peu calmé, Ludomir expliqua enfin toute sa mystérieuse conduite depuis qu'il fit la connaissance de Malvina à Krzewin l'année dernière et après qu'il l'eut quitté. Son état d'abandon et son défaut de naissance lui paraissait si humiliant qu'il ne se sentit jamais le courage de le lui avouer; et ce fut à cause de cela même qu' il éxigea d'elle la promesse de ne jamais tenter de découvrir le mystère qui l'enveloppait. Revenu chez Célimène la protectrice de son enfance il ne pouvait cacher sa tristesse et sa langueur. Quelques mois après, des lettres de Varsovie

lui firent part de l'amour du Prince de Melstyn pour Malvina et enfin la nouvelle de leur mariage prochain y parvint par la même voie, je perdis entièrement la tête alors chère Malvina dit-il, et sans la moindre réflexion, sans avoir prévenu Celimène, sans projet quelconque, je partis et je courus nuit et jour pour me rendre à Varsovie, une fois arrivé là, où je me rendais avec tant d'impatience, je ne me sentis pas en état de rien entreprendre. La distance qui nous séparait me paraissait si grande que je n'osai jamais me présenter chez vous, et je ne pus prendre sur moi de faire la connaissance du Prince de Melstyn. Totalement inconnu dans cette ville, je me renfermais le jour et ne sortais que le soir pour errer semblable à un phantôme nocturne dans les feaubourgs et les rues écartés. Ce fut à une de ces promenades au bord de la Vistule que je rencontrai l'honnête Dzęnga qui me prit pour un fou en me voyant pret à me jetter à l'eau pour ressaisir un morceau de mousseline que le vent m'avait arraché et qui s'était embarrassé dans les filets du pêcheur. Ah! Ludomir! interrompit alors Malvina, le coeur ne

se trompe jamais; je reconnais à present dans cet attrait irrésistible qui dirigeait toutes mes pensées vers cet insensé, ce chevalier noir, cet ami infortuné du bon Ezéchiel, l'amour inexprimable que Ludomir seul pouvait inspirer á ce coeur qui n'aima jamais que lui. Voici ce voile si cher, interrompit Ludomir à son tour, en le tirant de son sein; cette Mousseline vous couvrait le jour que vous me permites d'espérer, vous l'avez laissé à cette place même l'année dernière, je m'en saisis et depuis cet instant elle a toujours reposée sur mon coeur. Ce voile entourait mon bras et fesait tout l'ornement de mon armure noire le jour du Tournois, il sera à jamais un souvenir précieux à mon coeur; „qu'il soit votre écharpe, chevalier aux armes noires, lui dit Malvina avec un tendre sourire, l'amour vous l'offre, puisse-t-il avoir la force d'éloigner de vous pour toujours l'infortune et les chagrins", je ne m'étonne plus, continua-t-elle de l'intérèt extraordinaire que m'inspirait ce chevalier noir, intérèt que je me reprochais si vivement; je ne suis plus surprise de l'effet que fit sur moi l'apparition inattendue du Prince de Melstyn dans la Cathédrale,

mon coeur qui n'éprouvait rien pour lui depuis mon arrivée à Varsovie sentit alors la même émotion que celle qui le remplissait à Krzewin de la plus tendre inquiétude „ah ma bien aimée, mon adorée Malvina, le moment ou je vous vis dans cette église me sera cher à jamais, vous vouliez me parler alors je crois." Je vous répeterai avec joie ce que j'avais à vous dire alors, c'était le pur aveu de l'amour le plus vrai, mais en vous donnant mon coeur, sans nulle restriction je desire vous expliquer ses mouvements à toutes les époques de notre amour, écoutez moi je vous prie.

A mon arrivée en ville l'hiver dernier je crus vous voir, lorsqu'on me présenta votre frère, mais cette erreure était dans mes yeux et non dans mon coeur. Mes yeux voyaient Ludomir en lui, mais mon coeur ne le retrouva jamais dans sa personne; et malgré cette ressemblance extraordinaire dans la figure, la voix, le nom, malgré les désirs de Zdzislas, les conseils de ma tante et de ma soeur, malgré toutes les apparences qui me persuadaient que le Prince de Melstyn était mon Ludomir en

effet; mon coeur se soulevait à la seule idée d'unir mon sort au sien. L'amitié et la reconnaissance m'attirait cependant à votre frère par un indéffinissable attrait, mais j'éprouvais une répugnance invincible lorsqu'il me demandait de l'amour, je me reprochais avec rigueur cette inconstance condamnable et j'éprouvais sans cesse les tourments d'une sensibilité contrariée par tout ce que la douleur peut enfanter d'amertume. Je me rapellais avec attendrissement et regret les momens heureux que j'avais passée à Krzewin avec le Ludomir que j'avais aimé, et que je ne pouvais plus chérir sous les traits brillants et l'entourage somptueux du Prince de Melstyn; je me croyais cependant engagé envers lui par la reconnaissance, et pressée par les voeux du Prince Zdzislas, par ceux de ma famille, tourmentée par mes propres reproches, redoutant l'opinion publique, j'avais enfin pris la résolution de me sacrifier au dépens de mon bonheur, et me décidai à promettre ma main au Prince à la fin de la campagne, j'étais au moment de prendre l'engagement fatal de mon éternel malheur, lorsque la vue inopiné d'un phantôme, ou plu-

tôt

tôt celle de mon génie tutélaire ne me permit pas d'achever ce serment téméraire, serment qui en m'unissant à celui que je ne pouvais jamais aimer m'arrachait pour toujours à celui dont l'amour fait mon unique bonheur. Vous savez tout à présent Ludomir, si vous jugez quelques unes de mes actions blâmables pardonnez les, en vous rappellant que dans les époques les plus extraordinaires et les événemens les moins communs, mes sentiments vous furent toujours invariablement consacrés.

Vous condamner Malvina! o ciel! Vous en qui je trouve et les formes et l'âme d'un être céleste! vous dont le coeur me fait entendre les divins accents! non je ne crois, je ne sens, je ne vois rien que le bonheur suprême, et ce bonheur je le dois à vous seule! ma vie fut marquée dans son cours par des moments horribles sans doute, il était affreux ce sombre et humiliant instinct de honte que l'incertitude et le mystère de ma naissance, avait versé dans mon coeur dès l'enfance, et qui envenimait mon sort de toute son amertume, l'instant le plus épouvantable pour moi, fut celui,

où égaré par hasard dans les jardins de Willanow, je devais être le témoin de l'engagement que vous preniez avec mon frère, qui ne m'était connu que comme Prince de Melstyn, et par sa destinée brillante si différente de la mienne : le cri que m'arracha alors le désespoir interrompit vos paroles. J'ignore ce qu'il arriva ensuite. Je me précipitai hors du jardin, vous croyant à jamais perdue pour moi et m'élancai sur le chemin de Varsovie; ce fut là que je rencontrai le cinquième Régiment de Lanciers en marche pour la campagne qui venait de s'ouvrir; je m'y engageai comme soldat dans l'unique espérance de trouver dans ce nouvel état une prompte fin à tous mes tourments. Là guidé par la main de la Providence, je sauvai la vie à mon frère croyant déffendre un rival abhoré. Le reste vous a été conté par le vénérable Ezéchiel, je ne veux pas attrister votre coeur par des souvenirs douloureux, dans un moment surtout, où je ne saurais comprendre comment j'ai pu éprouver des peines et des douleurs; à ces tendres paroles Malvina émue délicieusement se leva et comme dit l'aimable peintre des jardins :

„A son jeune époux abandonnant sa main
„Elle rougit comme l'aube aux portes du matin."

Ludomir arrosa cette main des larmes touchantes de la joie la plus pure et la pressant sur son coeur; „o Dieu! s'écria t-il! quelle est donc la félicité céleste! si elle surpasse encore le bonheur dont je jouis.

CHAPITRE XXVIII.

CONCLUSION.

L'entretien de Ludomir et de Malvina nous a peut-être paru beaucoup trop long; mais hélas! des moments si heureux, sont bien rares dans la vie, ne dérobons donc pas à nos amants ceux qu'ils viennent de passer avec tant de plaisir. Après une expliquation aussi satisfesante Ludomir abandonna à jamais le dessein de quitter Krzewin et se transporta au château le jour même. Le bon Ezéchiel l'y suivit; ce fut alors qu'il fit à son ayeul l'histoire véritable de sa vie et de ses sentiments. Zdzislas dont le seul désir était de pouvoir nommer Malvina sa fille, n'importe comment, reçut les aveux de son petit fils avec joie, surtout lorsqu'il scut que depuis longtems épris des charmes de la belle Malvina, il venait d'obtenir l'aveu de ses sentiments et la promesse du don de sa main. Le vieux Prince reçut cette ouverture avec d'autant plus de plaisir qu'il ne voyait point

d'obstacles dans le bonheur de l'un de ses petits fils à l'égard de l'autre; qui après l'avoir assuré, qu'il mourait d'amour pour la mélancolique Malvina, ne pouvait plus exister disait il, avec sa légéreté accoutumée, loin de la gaie et folâtre Vanda.

Celle ci qui n'avait vu d'autre défaut à Ludomir l'année dernière que celui de ne point rire assez, trouva cette qualité unie à bien d'autres plus précieuses dans la personne de l'agréable et brillant Prince de Melstyn, et ne se fit pas longtems prier pour lui accorder sa main.

Lorsqu'on eut pris tout ces arrangements, Ludomir en fit part à Célimène, en lui demandant avec instance de vouloir bien être témoin du bonheur de celui qui trouva jadis en elle la plus tendre des mères; elle reçut sa lettre avec une joie vraiment maternelle, on n'attendit pas longtems son arrivée à Krzewin, et peu après Ludomir et son frère répéterent à la face de autels les serments que leurs coeurs avaient déja si souvent prononcés aux pieds des deux

aimables soeurs. Le soleil le plus brillant éclairait cette heureuse journée, Malvina et sa soeur vêtues de robes blanches et couronnées de Myrthe parfumé semblaient deux Lys d'une égale fraicheur que la même vallée vit éclore et dont la beauté et le parfum attirent également l'attention du voyageur. La vieillesse respectable d'Ezéchiel qui unit ces heureux amants, en contrastant avec ce que le jeune âge peut offrir de plus gracieux formait un tableau touchant; auquel la douceur qu'exprimaient les traits de la sensible Célimène, le regard attendri de la tante et l'extérieur noble et distingué du Prince Zdzislas ajoutait autant de charmes que de piquante originalité.

Le reste de l'assemblée qui suivit ces heureux époux à l'église n'était composé que des vassaux et des gens de la maison de Malvina parmi les quels on ne saurait oublier, Alise, Dzęnga, l'honnête meunière et la fidèle Anna.

Je ne tenterai pas de dépeindre les premiers moments qui suivirent cette heureuse journée. Le bonheur qui remplissait tous les

coeurs des habitans de Krzewin peut se figurer plus aisément que je ne saurais le décrire. Il me reste encore à éclaircir quelques passages obscurs dans le cours de cette histoire; tel que la cause de la tristesse du Prince de Melstyn, lorsqu'il quitta son Régiment pour venir à Varsovie et qu'il y vit Malvina pour la première fois, son humeur sombre dont le Major Lissowski parle dans la lettre à son ami Alfred, provenait du Duel du Prince avec le cousin et futur époux de Florinka qu'il avait eu le malheur de blesser dangereusement. Il avait fait la cour à cette jeune personne et ce fût là, la source de leur querelle. L'air froid et contraint avec lequel Malvina reçevait ses soins lui parût une preuve de la mauvaise opinion qu'elle avait pris à son égard, si par quelque hasard peut-être son aventure lui était parvenue; Il n'en douta plus lorsqu'à la soirée de la Princesse de W. elle lui demanda en jouant aux questions, *si l'année dernière le mois d'Août surtout ne lui avait laissé aucun souvenir?* elle voulait lui rappeller son séjour à Krzewin et l'aveu de l'amour qu'il lui fit alors Le Prince prit le change; il savait qu'il avait eu le

malheur de blesser dangéreusement son adversaire à cette même époque et crut que Malvina voulait y faire allusion par cette question et il se hâta de réprendre *un souvenir inéfaçable sans doute ! mais votre bonté compatissante ne devrait pas en faire mention*; la question ainsi que la réponse servit à les confirmer tous deux dans leur erreur.

Lorsqu'au tems de la quête le Prince de Melstyn quitta subitement Varsovie, Malvina, attribua cette absence à la nécéssité de voir et de consoler une mère infortunée; tandis que réellement ce voyage n'eut lieu que pour assoupir entièrement sa querelle avec le cousin de Florinka et s'expliquer avec lui; il y réussit, (comme nous l'avons vu dans la seconde lettre du Major à Alfred) et le Prince de Melstyn assista à la noce de Florinka en parfaite harmonie avec le future et sa jeune épouse.

Tous ces éclaircissements furent donnés par le Prince de Melstyn aux deux soeurs avant son mariage; s'il avait eu le dessein de se rendre Malvina seule favorable en fesant ces aveux il

n'y aurait pas réussi, car elle voyait en lui une légéreté et une inconstance qui jointe à d'autres ne lui paraissaient pas tolérables. Mais Vanda moins exigeante que sa soeur et se croyant plus de moyen pour fixer ce coeur volage fut aisément persuadée et le crut corrigé pour toujours.

Après avoir passé les derniers mois de l'été à la campagne, l'aimable famille du Prince Zdzislas alla demeurer l'hiver à Varsovie, où après avoir acheté une maison spacieuse, ils passerent tous les ans la moitié de l'année, tandis que la belle saison les voyaient réunis sous les riants ombrages de Krzewin. Zdzislas rajeuni par leur bonheur, venait souvent le partager avec eux, ainsi que la tante qui s'occupait beaucoup de l'éducation de la jolie Alise. Célimène vendit sa terre éloignée et en acheta une dans le voisinage des deux couples, et Ludomir put lui donner des preuves touchantes de la reconnaissance la plus méritée et rendre à sa vieillesse les tendres soins dont elle avait entourée son enfance abandonnée.

Le digne Ezéchiel déposa son emploi de supérieur du Monastère de la petite Russie et reçut des mains de Malvina la cure de Krzewin où par sa piété, sa douçeur et sa bienfesance il devint le Père des malheureux. Ce fut lui qui baptisa les deux fils de Malvina, ainsi que la fille que Vanda mit au jour, et plusieurs années après ses mains tremblantes cueillaient encore les oeuillets panachés qu'il avait cultivé pour ces aimables enfans.

Dzęnga jettait toujours ses filets à la prospérité de tous le seigneurs de Melstyn; les anguilles et les brochets qu'il en tirait lui fournissaient matières à répéter ses contes à l'infini. Il attribuait à ses anguilles l'heureuse issue de cette histoire, car disait il, si Dzęnga n'avait pas pêché au clair de la lune, le petit chiffon blanc ne se serait pas embarrassé dans ses filets, et mon cher second Prince, que Dieu me pardonne je prenais alors pour un fou, se serait noyé dans la Vistule en sautant après, „Mais (continuait-il en marmotant tout bas) je ne conçois pas plus à présent qu'alors, pourquoi ce digne seigneur voulait faire une semblable folie.

La meunière de Zieukow et la bonne Anne ainsi que le vieux et fidèle sommeiller ne quitterent plus Krzewin. Anna et la meunière éleverent dans leur bas âge les enfans des deux soeurs, et le vieux Martin en les portant sur les bras, leur contait des histoires bien longues, qu'ils écoutaient avec plus d'intérèt et de patience que ne le fesaient jadis leurs mères.

Une autre personne qui avait paru dans cette histoire brilla encore quelque tems sur un horison tout à fait différent; c'était la célebre Dorine qui fesait toujours la loi en fait de modes, d'équipages, de bon ton et d'elégance Mais bientôt devenue moins fraiche et moins jolie, elle se vit éclipsée par des beautés plus jeunes et plus attrayantes. La fameuse Dorine que tout le monde détestait, parcequ'elle n'aimait personne, que personne ne plaignait parcequ'elle avait nui à tous ceux qui l'avaient connus et qu'elle n'avait pas voulu se donner la peine de se faire des amis; ne put soutenir la vie du grand monde oú elle ne jouait plus le première Rôle, et incapable de supporter une vie retirée, elle résolut enfin de porter son

ennui loin de Varsovie, et se transportant sans cesse dans des lieux différents, elle ne trouva pas plus de bonheur dans l'étranger qu'elle n'en avait gouté dans sa patrie.

Son ami ou plutôt le digne associé des intrigues qu'elle mettait en jeu pour troubler la société pendant qu'elle y règnait en souveraine; le Major Lissowski enfin, fut piqué au vif en apprenant le mariage de Malvina et en voyant surtout que revenue à Varsovie plus aimable, plus gaie et plus fraiche que jamais, elle réunissait tous les suffrages par ses graces et son amabilité. Il résolut de s'en venger, et addressa ses voeux et son encens à sa jeune et folâtre soeur; mais ce fut avec aussi peu de succès; il échoua auprès de l'espiègle Vanda comme il l'avait fait l'année dernière près de la tendre Malvina. Dégouté du grand monde et maudissant l'amour véritable, il quitta la ville et rejoignit son Régiment en province. Il y étala toute son élégance et ses charmes, remplit de jalousie les aimables de la contrée et inspira le désir de sa conquête à toutes les dames de paroisse des environs. Il se décida

enfin à déposer aux pieds de Florinka ses triomphes, ses valses, ses gilets, ses caricles et son coursier gris pommelé. Celle ci mariée depuis un an était l'astre brillant qui éclipsait toutes les planetes des environs; moins difficile que Malvina et Vanda, elle reçut les voeux du Major avec reconnaissance et prit ses soins pour un amour éternel et insurmontable. Elle persuada à son mari qu'il ne pouvait avoir de meilleur ami que lui, s'enivra de son triomphe et crut que rien ne pouvait troubler son bonheur. Mais le Major rassasié bientôt de sa beauté enfantine, l'abandonna pour offrir ses voeux à une nouvelle étoile qui venait de paraître dans la province; et Florinka qui avait espérée que ses amours deviendraient le sujet d'un roman aussi touchant que durable, après avoir sacrifié au major sa vertu, sa tranquilité et son bonheur, ne fut pas même comptée par lui au nombre des épisodes remarquables de ses avantures romanesques.

Vanda qui à mille autres qualités précieuses unissait une douce et aimable indulgence parvint bientôt à s'attacher son mari, par des

liens assez forts, pour qu'après que la vivacité de son amour fut calmée il trouva toujours en elle cette constante affection qu' il cherchait jadis en vain auprès des objets divers auquels il avait porté ses hommages.

Le tems ni les années ne purent affaiblir dans le coeur de Malvina cet amour exclusif, ce sympathique attrait que le premier regard de Ludomir y avait fait naitre. Celui ci conserva pour elle jusqu'à la fin de ses jours, ce sentiment divin qui remplit de sa félicité magique, la vie, l'univers, chaque heure, chaque moments de l'existence. Sentiment, qui pour la pluspart a si peu de durée et dont, après de longues années, l'heureuse Malvina se vit toujours l'unique objet. Déja plusieurs enfans augmentaient son bonheur, lorsqu'un jour la jalousie le voila d'un nuage lèger pour la première et dernière fois.

Toute la famille se trouvant réunie à Krzewin se reposait sous l'antique maronnier qui ombrageait le banc favori de Malvina. Le Prince de Melstyn jouait avec les enfans et

entre autres folies il imagina de se faire une marque au dessus de l'oeil pareille à celle qu'avait conservé Ludomir de la blessure qu'il reçut au combat de Mohilow, et qui seule le distinguait de son frère. Malvina occupée de ses jeux y prenait part et s'amusait de la gaieté du Prince, Ludomir crut y voir une préférence pour son frère et en fut douloureusement affecté, elle ne s'en apperçut pas dabord; mais ayant jetté un regard sur son époux elle vit dans tous ses traits une expression de tristesse. Le coeur de Malvina comprit à l'instant celui de Ludomir, elle fut vivement attendrie et saisissant sa main, *Ingrat*, lui dit-elle tout bas les yeux remplis de larmes. Ce mot qui avait décidé deux fois du sort de Ludomir eut le pouvoir de calmer à l'instant et pour toujours l'inquiétude de son coeur, en le remplissant d'une félicité que rien ne put plus éteindre ni même affaiblir.

F I N.

entre autres fêtes il imagina de se faire une marque au dessus de l'oeil pareille à celle qu'avoit gardée Ludomir de la blessure qu'il reçut au combat de Mohilow, et qui seule le distinguoit de son frère. Malvina occupée de ces jeux y prenait part et s'amusait de la gaieté du Prince. Ludomir crut y voir une préférence pour son frère et en fut doublement affecté, elle ne s'en aperçut pas d'abord; mais, ayant jeté un regard sur son époux, elle vit dans tous ses traits une expression de tristesse. Le coeur de Malvina comprit à l'instant celui de Ludomir; elle fut vivement attendrie, et saisissant son bras, Ludomir, lui dit-elle tout bas, les yeux remplis de larmes. Ce mot, qui avoit décidé de sa foi une fois, Ludomir eut le pouvoir de calmer à l'instant et pour toujours l'inquiétude de son coeur, en le remplissant d'une félicité que rien ne put plus éteindre, ni même affoiblir.

F I N.

LISTE

de Messieurs les Souscripteurs pour cet ouvrage. —

A.

Exempl.

Anonyme - - - - - 2

B.

Madame la Comtesse Lise Branicka - I
- - *Brzosłowska* - I
Monsieur le Comte Branicki - - I
- *Borzęcki* - - - - I
- *Wentvord Beaumont* - - I
- *Brzostowski Emanuel* - - I
- *Bronikowski Auguste* - - I

C.

Messieurs Czempiński - - - - I
- *Czarnecki* - - - I
- *Cieślakiewicz* - - - I
- *Ciechomski* - - - I
- *Czacki Felix* - - - - I
Madame la Comtesse Chrapowicka - - I
- *la Castellane Chrapowicka* - - I

D.

Exempl.

Monsieur l'Abbé Drevel - - 1

Madame Downarowicz - - 1

F.

Monsieur Filipecki - - - 1

G.

Madame Głiszczyńska née Rządkowska 1

- *Gorska née Małachowska* - 1

- *Giroldów* - - - 1

Monsieur Grabowski Conseiller - - 1

- *Grzymała Albert* - - 1

H.

Monsieur Hall de Dunglaſs - - 1

- *Heymans* - - - - 5

I.

Monsieur le Prince Jabłonowski Palatin 1

Madame la Comteſse Jezierska - - 1

- - - *Jaraczewska* - 1

K.

Madame la Comteſse Krasińska née Princeſse Radziwiłł - - - 1

- *Krasińska née Comteſse Czacka* 1

- *Krasińska née Comteſse Oſsolińska* 1

- *Kraiewska* - - - 1

Exempl.

Madame	Kosseckа née Wisłocka -	1
-	Kossakowska - - -	1
Mademoiselle	Kicka Thérese - -	1
Monsieur	le Comte Kicki - - -	1
-	le Général Krukowiecki -	1
-	Korzeniowski Constantin -	1
-	Kossecki Alexandre -	1
-	Kochanowski Conseiller -	1
-	Kamieniecki Lieut. Colon. -	1
-	Konarski - - -	1

L.

Monsieur	Leduchowski, Lieut. Colon. -	1

Ł.

Monsieur	Łempicki Louis - -	1
-	Łubieński Henri - -	1
-	Łubieński Thadée - -	1

M.

Madame	la Comteſse Mokronowska née Princeſse Sanguszko -	1
-	Mikorska née Siemiątkowska -	1
-	Modzelewska née Radzicka -	1
-	Miączyńska née Karska -	1
-	Małachowska née Swidzińska -	1
Monsieur	le Comte Matusiewicz -	1
-	Mikorski Felix - - -	1

N.

	Exempl.
Mademoiselle Nosarzewska Françoise -	1
Monsieur Nakwaski Lucas - -	1

O.

Madame la Comteſse Ostrowska Palatine	1
- - Ossolińska -	1
- - Ostrowska née Czarnecka	1
Monsieur le Comte Ossoliński Stanislas	1
- - - Ossoliński Victor	1
- Orsetti Guillaume - -	1
- Okęcki - - - -	1

P.

Madame la Comteſse Potocka née Comteſse Tyszkiewicz -	1
- - Potocka née Górska	1
- - Potocka née Branicka	1
- - Potocka née Ostrowska	1
- - Constance Potocka -	1
- - Rose Potocka - -	1
Monsieur le Comte Leon Potocki -	1
- - Arthur Potocki -	1
- Plater Louis - -	1
Madame la Comteſse Przependowska	1

R.

Madame la Princeſse Dominique Radziwiłł	3
Monsieur le Président Rembieliński -	1

Exempl.

Monsieur	*Rakietty*	- - -	1
-	*Rqgi*	- - - -	1
-	*Rogowski*	- - -	1
Monsieur	*le Baron Rastawiecki*	-	3
Madame	*la Baronne Rastawiecka*	-	5

S.

Madame	*la Princesse Sapieha née Comtesse Zamoyska*	-	1
Madame	*la Comtesse Skarbek née Byszewska*		1
-	- *Skarbek née Dąbska*		1
-	- *Szaniawska née Mielelska*		1
Monsieur	*le Comte Sobolewski Palatin*		1
-	*Sommer Négociant*	- -	1
-	*Szymanowski Alexandre*	-	1
-	*Sarnowski Colonel*	- -	1
-	*Strzelecki Conseiller*	- -	1
-	*Sweykowski Cajetan*	- -	1
-	*Słubicki Augustin*	- -	1
-	*Skibicki François*	- -	1
-	*Szymanowski Conseiller*	-	1
-	*le Prince Paul Sapieha*	-	1

T.

Madame	*la Comtesse Tarnowska*	-	1
-	*Tarczewska Alexandrine*	-	1
Monsieur	*Tymowski Gentilhomme de la Chambre*	- -	1

V.

		Exempl.
Madame la Comteſse de Vauban	-	1

W.

Madame Wodzyńska née Górska	-	1
- Wielhorska née Comteſse Dembińska - -	-	1
Monsieur Wichliński Conseiller -	-	1
- Wodzyński Mathieu -	-	1
- Wyczechowski - -	-	1

Z.

Madame la Comteſse Zamoyska	-	10
- - Zaiączek	-	2
Monsieur Zboiński Ignace -	-	1
Zalewski - -	-	1

ERRATA

du Premier Volume.

Page 1. *ligne* 13. *tableau — lisez le tableau*
Page 45. *ligne* 12. *Ludomir — lisez de Ludomir*
Page 36. *ligne* 11 *guidait — lisez guidaient*
Page 72. *ligne* 15. *continuer — lisez poursuivre*
Page 93. *ligne* 2. *se connaissent ils deja? — lisez se connaissaient ils déja?*
Page 102. *ligne* 2. *inconsolable — lisez inconcevable*
Page 126. *ligne* 24. *répondit — lisez dit*
Page 126. *ligne* 2. *dit — lisez répondit*
Page 128. *ligne* 21. *fantassinse — lisez des fantassins*

Second Volume.

Page 2. *ligne* 1 *Madame S. impatiente — lisez Eveillée de bonheur par son impatience*
Page 8. *ligne* 21. *sa base — lisez la base.*
Page 14. *ligne* 8. *l'arrètter — lisez l'arrèter*
Page 36. *ligne* 1. *pluspart — lisez plupart*
Page 49. *ligne* 17. *addreſse — lisez adreſse*
Page 51. *ligne* 6. *des cheveux — lisez ses cheveux*
Idem ligne 9. *retenu — lisez retenue*
Page 54. *ligne* 21. *leurs — lisez leur*
Idem ligne 24. *les félicités — lisez toutes les félicites*
Page 65. *ligne* 11. *incertain — lisez incertaine.*

Page 67. *ligne* 16 *survécu* — *lisez survécus*

Page 114 *ligne* 17. *espoire* — *lisez espece*

Page 115 *ligne* 11. *l'ayeul* — *lisez l'ayeule*

Page 118 *ligne* 12 *embraſsé* — *lisez embraſsée*

Page 120 *ligne* 18 *fesaient* — *lisez fesant*

Page 122 *ligne* 7 *royons* — *lisez rayons*

Page 125. *ligne* 5 *être connu* — *lisez être déja connu*

Page 133. *ligne* 17. *de la* — *lisez de ta*

Page 140. *ligne* 10. *de dames* — *lisez des dames*

Page 143. *ligne* 11. *Inconnu* — *lisez inconnu*

Page 144. *ligne* 25. *mit* — *lisez mis*

Page 145 *ligne* 3. *secours* — *lisez secour*

Page 152. *ligne* 20. *veu* — *lisez voeu*

Page 153. *ligne* 4. *étonné* — *lisez étonnée*

Idem ligne 14 *pourait* — *lisez pourrait*

Page 156 *ligne* 10. *pourrrait* — *lisez pourait*

Page 167 *ligne* 8. *l'ennivrat* — *lisez l'ennivra*

Page 175 *ligne* 16 *erreure* — *lisez erreur*

Page 184. *ligne* 10. *le future* — *lisez le futur*

Page 185 *ligne* 3. *à d'autres ne lui* — *lisez à d'autres défauts ne lui*

Page 185 *ligne* 23. *le premiere* — *lisez le premier*

Page 190 *ligne* 13. *chaque moments* — *lisez chaque moment*

Idem ligne 14. *pluspart* — *lisez plupart*






F
519
http://rcin.org.pl